

UNIVERSITÉ DE PARIS

LE VAL QUEYRAS

LE PAYS, SON PASSÉ ET SON PRÉSENT RELIGIEUX

Je ne céderai point l'héritage de
mes pères...

(1 Rois XXI : 3).

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

*et soutenue publiquement le 6 mai 1899,
à 4 heures et demie*

PAR

J.-P.-H. LEBRAT

PRIVAS

IMPRIMERIE J.-J. ROUX

1899

LE VAL QUEYRAS

LE PAYS, SON PASSÉ ET SON PRÉSENT RELIGIEUX

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. S. BERGER, Président de la soutenance.	
MM. S. BERGER,	} Examineurs.
BONET-MAURY,	
VAUCHER,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

UNIVERSITÉ DE PARIS

LE VAL QUEYRAS

LE PAYS, SON PASSÉ ET SON PRÉSENT RELIGIEUX

Je ne céderai point l'héritage de
mes pères...

(1 Rois XXI : 3).

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

*et soutenue publiquement le 6 mai 1899,
à 4 heures et demie*



PAR

J.-P.-H. LEBRAT

PRIVAS

IMPRIMERIE J.-J. ROUX

1899

A MON BEAU-FRÈRE M. LE PASTEUR VALLOTTON

DE LAUSANNE

Ancien pasteur à Saint-Laurent-du-Cros (Hautes-Alpes).

A MES PARENTS

A MES AMIS

J.-P.-H. L.

BIBLIOGRAPHIE

- A. Albert.* Le pays briançonnais, Le canton de l'Argentière, I. Grenoble, 1887, in-16.
- Le même.* Les Vaudois de la Vallouise. Grenoble, 1891, in-16 (extrait du livre précédent).
- N. Andrieu.* Etude sur Félix Neff. Thèse de Paris. Nancy, 1885, in-8°.
- E. Arnaud.* Histoire des protestants du Dauphiné aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Paris, 1875, 3 vol. in-8°.
- D. Benoît.* L'Eglise sous la Croix. Toulouse, 1882, in-12.
- A. Bérard.* Les Vaudois. Leur histoire sur les deux versants des Alpes. Lyon, 1892, in-4°.
- Ami Bost.* Visite dans la portion des Hautes-Alpes de France qui fut le champ des travaux de F. Neff. Genève, 1841.
- Le même.* Lettres de Félix Neff. Genève, 1842, 2 vol. in-8°.
- L. Brunel.* Les Vaudois des Alpes françaises et de Freissinières en particulier (1888), 2^e édit. Paris, 1890, in-8°.
- Carte de Cassini.*
- Carte de l'Etat-major,* feuilles 189, 190 et 200.
- Carte géologique de France,* mêmes feuilles.
- J.-A. Chabrand.* Vaudois et protestants des Alpes. Grenoble, 1886, in-8°.
- J.-A. Chabrand et A. de Rochas d'Aiglun.* Patois des Alpes Cottiniennes et en particulier du Queyras. Grenoble, 1877, in-8°.
- R. de Cazenove.* Emigration des Vaudois français en Algérie. Rapport du Comité protestant de Lyon. Lyon, 1883, in-8°.
- Le même.* Les œuvres du protestantisme français au XIX^e siècle, de F. Puaux. Paris, 1889, in-4°, p. 67.
- Albert de Chantemerle.* Histoire du diocèse d'Embrun. Embrun, 1783, 2 vol. in-8°.
- N. Chorier.* Histoire générale du Dauphiné. Grenoble, 1661-1672, 2 vol. in-folio.
- E. Comba.* Histoire des Vaudois d'Italie, t. I. Paris, 1887, in-8° (Cf. Revue historique, t. XXXVI. 1888, p. 412).
- Le même.* Histoire des Vaudois, Introduction. Paris, 1898, in-16.
- M. Fornier.* Histoire générale des Alpes Maritimes ou Cottiniennes, p. p. P. Guillaume. Paris, 1890, 2 vol. in-8°.
- A. Héron de Villefosse.* L'inscription des Escoyères. Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1878, p. 247.
- Baron Ladoucette.* Histoire, topographie, antiquités, dialectes des Hautes-Alpes (1820), 3^e édit. Paris, 1848, in-8°.

- M. Lelièvre.* Vie de J.-L. Rostan. Paris, 1865, in-16.
- A. Marchand.* Félix Neff. Thèse. Montauban, 1868, in-8°.
- P. Moisson.* Une semaine dans le Queyras (extrait de l'Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné, 1889). Grenoble, 1890, in-8°.
- A. Muston.* L'Israël des Alpes. Paris, 1851, 2^e édit., 1879, 4 vol. in-16.
- A. de Rochas d'Aiglun.* Les vallées vaudoises, Paris, 1880, in-8°. Cf. *A. Chabrand.*
- J. Roman.* Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes. Paris, 1884, in-4°.
- Le même.* Etymologie des noms de lieux des Hautes-Alpes. Gap, 1887, in-16.
- Le même.* Répertoire archéologique du département des Hautes-Alpes. Paris, 1888, in-4°.
- Le même.* Documents sur la Réforme et les guerres de religion en Dauphiné. Grenoble, 1890, in-8° (Bulletin de la société de statistique de l'Isère, t. XXVI).
- Le même.* Le Briançonnais, sa formation et son rattachement à l'archevêché d'Embrun. Mémoires de la Société des Antiquaires de France, t. LVII, 1898, p. 197.
- L. Ruffet.* Art. *Neff* dans l'Encyclopédie des sciences religieuses, 1880.
- R. Schatzmann.* Etat économique des Vallées Vaudoises françaises (1877). Traduit de l'allemand par *M. David*. Paris, 1883, in-8°.
- Les Vallées de Félix Neff. Leur état présent, Rapport de la Commission d'enquête, 1873-1874.
-

PREMIÈRE PARTIE

Vallée d'Arvieux

CHAPITRE PREMIER

Aspect de la vallée ; géographie, topographie et histoire.

Des bases du mont Viso descend une petite rivière qui, grossie dans un parcours de cinquante quatre kilomètres, par une quantité de petits ruisseaux, se jette dans la Durance au-dessous de Montdauphin ; cette rivière c'est le Guil et la vallée qu'elle traverse prend le nom de vallée du Queyras.

Ce nom de Queyras (*Quariates*, inscription de Suse ; *Civitas Quariatium*, inscription des Escoyères ; *Quadratum*, XII^e siècle) signifie, dit-on, rocher élevé et taillé à pic.

Le Queyras est une des vallées les plus hautes des Alpes françaises. Entouré de montagnes, on ne peut y pénétrer que par des cols, ou par la gorge profonde et étroite qui prend le nom de Combe du Queyras, au fond de cette combe mugissent les eaux tumultueuses du Guil.

A l'ouest s'ouvre la vallée d'Arvieux, un peu plus loin, à l'est, celle de l'Aigue-Blanche, qui nous dirige vers Saint-Véran, « le village le plus élevé où l'on mange du pain », à 2040 m. d'altitude.

L'hiver rude et long ensevelit tout sous la neige, mais vienne la belle saison, les neiges éternelles seules resteront sur les crêtes inaccessibles ; les prairies re-

prendront leur verdure, émaillées des fleurs les plus rares et les plus éclatantes.

Montdauphin. — Guillestre.

C'est au pied du roc qui supporte la place forte de Montdauphin que se trouve la gare du même nom. La route du Queyras se détache de la route nationale de Briançon au pied du plateau sur lequel est bâti le Fort.

On arrive, après avoir traversé le Guil, au bourg de Guillestre (*Guillestra*, 1119), chef-lieu de canton, qui compte 1450 habitants, et a une altitude de 950 m.

Voici ce que dit M. E. Arnaud (1) sur l'église de Guillestre et Vars :

« Le Synode de Die de 1604 exhorta l'église de
« Guillestre à bâtir un temple pour éviter des contesta-
« tions au sujet du local où elle faisait l'exercice.

« Fort imprudemment elle ne tint pas compte de
« l'injonction, et lorsque, en 1614, ellè demanda aux
« commissaires exécuteurs de l'Edit de Nantes de lui
« concéder la maison où elle avait fait l'exercice jusque-
« là, ceux-ci la sommèrent, le 1^{er} juin, d'avoir à la
« vider « dans six semaines, pendant lesquelles leur
« sera loisible de bâtir un temple, au dit lieu de Guil-
« lestre. »

« L'église pria bientôt après le Synode du Pont-en-
« Royans, réuni le 9 juillet de la même année, de lui
« accorder son assistance pour construire un temple,
« mais l'affaire fut renvoyée au synode provincial de
« l'année suivante.

« Le synode national d'Alais de 1620 secourut l'église
« de Guillestre, qui avait donné l'hospitalité aux pro-
« testants (vaudois) persécutés du marquisat de Salu-

(1) Histoire des protestants du Dauphiné, t. II, p. 354-56.

« ces. « Laurent Joli, lit-on dans les actes de ce synode,
« l'un des réfugiés du marquisat de Saluces, ayant
« apporté des lettres de l'église de Guillestre, composée
« de réfugiés du dit marquisat, par lesquelles elle
« demande qu'on lui accorde une portion des deniers
« de Sa Majesté pour entretenir un pasteur, attendu
« qu'outre le besoin particulier qu'elle en a, ceux qui
« gémissent encore sous la persécution dans le mar-
« quisat de Saluces et qui sont privés de la prédication
« de la Parole de Dieu, pourraient être attirés dans la
« dite église de Guillestre, où il se ferait des progrès
« pour l'avancement du règne de Jésus-Christ ; la com-
« pagnie a octroyé une portion surnuméraire pour les
« besoins extraordinaires de la dite église de Guillestre,
« laquelle sera prise sur les deniers communs des autres
« églises. »

« Les commissaires exécuteurs de 1684 condamnè-
« rent, le 7 mai, l'église et le temple de Guillestre, et
« leur ordonnance fut confirmée par le conseil du roi le
« 4 décembre suivant.

« Le parlement de Grenoble y avait déjà interdit
« l'exercice le 7 mars 1682, sous le vain prétexte que
« son pasteur résidait à Vars. A cette époque Guillestre
« jouissait des revenus d'une somme de 3670 livres,
« souscrites dès 1626 par 26 personnes, pour l'entre-
« tien du pasteur. Elle possédait de plus quelques legs
« et donations, dont nous ignorons la valeur.

« Guillestre avait une annexe importante dans Vars
« (*Varsea*, 1101), et son pasteur portait souvent le nom
« de cette dernière localité, ce qui incite à croire que,
« selon une habitude assez fréquente, il résidait alter-
« nativement à Guillestre et à Vars.

« Le 18 novembre 1599, les commissaires exécuteurs
« de l'Edit, après s'être assurés que l'exercice de la reli-
« gion réformée s'était fait dans cette dernière église;
« en 1596 et 1597, ordonnèrent qu'il y serait maintenu,

« Ceux de 1684 au contraire, le condamnèrent le 5 mai, et leur ordonnance fut confirmée par le conseil du roi le 27 novembre suivant. Le parlement de Grenoble l'avait déjà interdit en 1682.

« L'église possédait à cette époque deux temples et deux cimetières aux hameaux de St-Marcellin et de Notre-Dame. Le premier avait une contenance de huit toises, le second de sept toises. Les deux cloches furent données : l'une à l'église catholique de Vars, l'autre à la cathédrale d'Embrun, et les cimetières aux catholiques, L'église possédait en outre un capital de 5940 livres, et quarante-six personnes contribuaient à l'entretien du pasteur.

« Guillestre et Vars avaient pour annexes Ste-Marie et Saint-Marcellin, hameaux de Vars, où il n'y a plus de protestants, et seulement huit ou dix familles à Vars.

« Par le conseil du roi l'exercice fut interdit, à Guillestre et Vars et leurs annexes, le 27 novembre 1684. »

Aujourd'hui Guillestre ne compte qu'une vingtaine de protestants, ses annexes sont : Vars, Briançon et Embrun.

Le pasteur qui y réside est soutenu par le Comité d'évangélisation de Lyon, lequel fut fondé en 1856 par deux amis de l'Evangile, le Très Rév. William-R. Freemantle, doyen de Ripon (Angleterre), et M. Ed. Milsom, négociant anglais, établi à Lyon.

Après avoir fait, dès 1852, plusieurs excursions dans les vallées françaises des Alpes, illustrées par le souvenir de Félix Neff, ces MM. formèrent à Lyon le « Comité protestant ». Depuis lors ce Comité s'occupe avec sollicitude de l'évangélisation, de l'instruction et de l'assistance matérielle de nos coreligionnaires disséminés des Alpes.

Très humble et modeste à son origine, cette œuvre a

pris, avec la bénédiction de Dieu, un développement satisfaisant et une consistance assurée, dit son secrétaire, M. R. de Cazenove (1).

Le budget annuel de ce « Comité protestant de Lyon » est de près de quinze mille francs ; il s'occupe surtout des vallées de Freissinières et du Queyras ; il entretient un pasteur à Guillestre et un autre à Pierregrosse, dans le Haut-Queyras ; il subventionne plusieurs écoles et assiste nos coreligionnaires pauvres de ces deux vallées. Son œuvre dans les Alpes est extrêmement utile et forme bien une de ces institutions dont on peut dire que : « Si elle n'existait pas il faudrait la créer. »

La Viste

Si de Guillestre nous nous dirigeons vers le Queyras, nous sortons par une des anciennes portes qui donnent sur la placé Sainte-Catherine et nous prenons une montée assez rapide, appelée montée de la Viste. Au bout d'une demi-heure la montée est terminée et nous pouvons admirer le panorama que nous avons devant les yeux : Champcella dans le fond, Réotier sur la rive droite de la Durance, Montdauphin et ses remparts, sur la rive gauche ; plus haut Eygliers, et enfin Guillestre, coquettement assise entre le Guil et le Chagne, qui descend de Vars.

Une odeur de résine, de lavande et d'herbes aromatiques embaume la route, qui est assez agréable pendant trois quarts d'heure, mais bientôt le terrain prend une certaine pente ; des couloirs profonds, où croissent les pins, on aperçoit, entre les rochers, les eaux écumeuses du Guil dont le bruit n'arrive que confusément aux oreilles. La route, le parapet et l'abîme, sont les seules

(1) *Les œuvres du protestantisme français*, p. 67.

choses capables d'occuper l'esprit ; la mine y a pourtant ouvert un passage. Enfin, on arrive au bas d'une pente très rapide, où l'on en a fini avec les émotions désagréables du parcours de la Viste, et l'on salue avec joie des habitations.

Du Pont-de-la-Pierre à Arvieux

Nous voici à cinq kilomètres de Guillestre ; quelques maisons, perdues au milieu d'une oasis de verdure, forment le hameau du Pont-de-la-Pierre ; la première est une auberge qui porte cette inscription :

*La maison du roi
A l'entre (sic) du Queyras
On loge à pied et à cheval.*

Cette auberge est connue dans le pays sous le nom de maison du roi. D'après la tradition, Louis XI, au temps où il était dauphin, s'y serait plusieurs fois arrêté dans ses tournées de chasse.

Après une halte, nous continuons notre route dans cette gorge étroite et profonde ; enfin, notre horizon s'élargit, des champs cultivés annoncent que les habitations ne sont pas éloignées ; nous voici au second village, le Veyer ou Vehier (*Veyaria*, 1290).

Nous sommes à douze kilomètres deux cent cinquante mètres de Guillestre ; quatre ou cinq maisons, l'église et la cure forment ce hameau. Sur un petit plateau, on aperçoit au-dessus celui plus important des Escoyères (*Escoyarii*, 1475 — du patois *coyères*, carrière, rocher) ; on s'y rend par une montée rapide, en suivant un sentier en zigzag. Les habitants de ces deux villages constituent la paroisse du Veyer.

Situés sur la rive droite du Guil et au commencement de la commune d'Arvieux (*Arveolum*, 1311), on aperçoit en face, sur l'autre rive, les villages de Bramousse

(*Bramocia*, XIII^e siècle), et de Montbardon (*Monbardo*, 1311), dont le premier appartient à la commune de Guillestre et le second à celle de Château-Ville-Vieille. Cette dernière comprend aussi le village de la Chapelue que nous trouvons sur la route, à un kilomètre et demi du Veyer, et qui ne compte que cinq habitations, détruites par un incendie en 1893.

D'après la tradition, un combat se serait livré près de là, entre protestants et catholiques, à l'époque des persécutions ; les catholiques vainqueurs auraient fait des protestants un grand carnage et les auraient précipités dans le Guil ; leurs chapeaux, entraînés par le courant, se seraient arrêtés à la Chapelue, d'où serait venu le nom de cette localité.

Au bout de vingt minutes la Combe est franchie et, prenant la rive gauche de l'eau d'Arvieux, on arrive à un petit oratoire appelé Ange gardien, d'où l'on voit le Fort Queyras qu'on laisse à droite pour suivre, à gauche, le chemin d'Arvieux.

La vallée s'est élargie, les rochers à pic ont disparu. Nous sommes dans la verdure et dans les forêts de pins et de mélèzes ; quelques acacias agrémentent la route qui va nous conduire au village des Moulins.

Nous trouvons avant un pont rustique, du siècle dernier sans doute, construit en pierre et jeté sur un vrai gouffre qui aboutit à un petit sentier, tracé dans une forêt de mélèzes, qui nous mène au village de Villard-Gaudins, situé sur une hauteur, à quinze cent quatre-vingt-treize mètres d'altitude.

Celui des Moulins est placé dans un bas-fond au-dessous de la route ; ses maisons, espacées et bien bâties, ont belle apparence. L'eau d'Arvieux en arrose les prairies et alimente trois ou quatre moulins qui servent à moudre le blé de la vallée.

Un sentier mène à la maison de Marie Philip, où l'apôtre des Alpes, Félix Neff, allait se reposer et ins-

truire cette famille, qui était arrivée à la connaissance de l'Évangile par son moyen.

Dans cette maison, la seule du village qui soit protestante, nous trouvions encore en 1897 le frère de Marie Philip, qui était âgé de quatre-vingt-deux ans ; ce vieillard à l'esprit très lucide et dont la mémoire était parfaite, ne quittait pas sa Bible ni son psautier ; il est décédé en septembre 1898.

Des Moulins à Arvieux, la route se trouve à mi-côte et traverse des champs et des prairies, où croissent, dans d'assez bonnes conditions, le seigle, l'orge, l'avoine, la pomme de terre et même le froment. On voit, perchés sur le flanc de la colline, le village du Pasquier et plus haut celui des Maisons, exposés à tous les vents.

Après avoir jeté un coup d'œil sur ces deux villages, entièrement catholiques, on arrive à l'entrée de celui d'Arvieux, par une route bordée de saules.

Celui-ci, chef-lieu de la commune, est appelé Ville (*Viero* en patois), parce qu'il est le centre et le rendez-vous des habitants des autres villages ; là se trouvent, la mairie, la cure, l'église catholique et le temple protestant ; le presbytère est situé à un kilomètre et demi plus haut, au village de la Chalp.

Les protestants ont aussi à Arvieux leur cimetière autour du temple, quoique le village soit tout catholique.

Il y a huit cent cinquante habitants dans la commune, dont deux cent vingt à deux cent quarante seulement sont protestants, et groupés dans les deux derniers villages, de La Chalp (*Chalp sica*, 1311 ; *La Chalm*, 1783), et de Brunissard. Protestants et catholiques se rendent à Arvieux pour les services religieux du dimanche matin, ce qui contribue à entretenir entre eux de très bonnes relations.

Pour les autres services, les premiers ont une salle de culte au presbytère et une chapelle au village de Brunissard.

Pendant la vacance de cette église, en 1604, les pasteurs des colloques de l'Embrunais et de Valcluson la desservirent, sur l'invitation du Synode de Die, assemblé la même année. L'année suivante cette tâche fut dévolue aux pasteurs seuls du colloque de Valcluson.

Les commissaires exécuteurs de l'édit de Nantes condamnèrent l'église et le temple le 16 mai 1684, et leur jugement fut confirmé le 11 décembre, par le conseil du roi. Ce temple était situé à l'emplacement du temple actuel.

Arvieux avait une annexe importante en Château-Queyras (*Castrum Cadrassii*, 1301), et son pasteur portait souvent le nom de cette localité, où il n'y a plus de protestants (1).

Après la révocation de l'édit de Nantes, tous les temples du Queyras furent démolis. L'édit de démolition de celui d'Arviéux était du 11 décembre 1684 ; les protestants voulurent s'y opposer mais ils ne purent et les frais de démolition furent couverts par le produit de la vente des matériaux.

Il n'y eut plus de temple au Queyras jusqu'en 1810 où les protestants d'Arvieux se mirent à rebâtir le leur. Ils commencèrent les murs ; mais, pendant la nuit, des jeunes gens détruisaient ce qui avait été élevé pendant le jour ; ce stratagème se répéta plusieurs fois, l'autorité locale demeura impuissante ; alors le baron Ladoucette, préfet des Hautes-Alpes, vint à Arvieux, rendit le maire Jacques Eymard responsable des dommages causés aux protestants, fit de grandes menaces, et les malfaiteurs furent obligés de laisser élever l'édifice ; mais il fut fait si hâtivement qu'il ne tarda pas longtemps à se lézarder.

Par suite des tremblements de terre qui eurent lieu

(1) Arnaud, t. II, p. 356, 357.

dans le Queyras en novembre 1884, ces lézardes prirent des proportions inquiétantes pour la sécurité des fidèles et M. le pasteur Liotard, de Freissinières, alors pasteur d'Arvieux, jugea prudent d'abandonner le temple et de faire le culte dans la salle du presbytère de La Chalp.

La construction d'un nouveau temple, mise en œuvre déjà par M. le pasteur Brunel, s'imposait.

On fit alors remarquer aux protestants qu'il serait plus sage de l'élever entre les villages de La Chalp et de Brunissard ; mais ceux-ci ne voulurent pas abandonner l'héritage de leurs pères, et nous croyons qu'ils ont eu raison. « C'est là, dirent-ils, que nos ancêtres ont prié, c'est là que reposent leurs cendres, et c'est aussi là que nous voulons prier et reposer. Il faut que notre temple témoigne de notre foi et de notre attachement aux croyances de nos aïeux. »

En 1887, et sous la direction de M. Liotard, qui déploya dans cette œuvre son zèle et son dévouement, un nouvel édifice fut construit, et la dédicace en fut faite par nos soins, le 5 août 1888. Ce temple, dû à un architecte de talent, M. Turcan de Briançon, est le plus bel ornement du village ; son petit clocher est surmonté d'une croix.

Sur une Bible ouverte au-dessus de la porte on lit ce verset du Ps. CXIX : « Ta parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier. »

Sur le frontispice :

*Culte évangélique.
Dédié au Christ rédempteur.*

Ces inscriptions sont faites sur des plaques en marbre blanc.

L'église catholique dédiée à St-Laurent, patron d'Arvieux, où on le fête encore le 10 août, date du XVI^e siècle ; elle est bâtie presque en face du temple.

En sortant du village, on voit s'élever à gauche, sur

les hauteurs à 2668 mètres, un pic appelé dent du Ratier. Dans cette direction se trouve aussi la Combe qui conduit aux chalets de la montagne de Furfande (*Fondum Furfani*, 1386), où les habitants d'Arvieux, du Pasquier, des Moulins et du Coin, mènent paître leurs troupeaux pendant cinq ou six semaines, aux mois d'août et de septembre.

A l'ouest, un peu éloigné de la route, on aperçoit le petit village du Coin (*Cognum*, 14^e siècle), coquettement bâti, au milieu de la verdure ou de la neige, suivant la saison, et on arrive bientôt à celui de La Chalp, ou Charme, qui ne possède que 14 habitations, en y comprenant celle du pasteur, bâtie au nord-est, dans un agréable mas de prairies.

On remarque au milieu du village un clocher en bois construit avec quatre énormes piles, dont la cloche, destinée à rassembler les hommes pour les corvées, est une vraie cloche d'appel ou d'alarme, suivant les besoins. Chaque village a sa petite cloche destinée à cet usage.

Il n'y a à La Chalp que quatre familles catholiques, mais la bonne intelligence règne entre tous, comme s'ils appartenaient au même culte.

Un peu plus haut, à 3 kil. d'Arvieux, voici Brunissard (de brun et essart, lieu défriché du côté des brumes, du froid). Ce village, le dernier de la commune, en est le plus important ; il a 1785 m. d'altitude et se compose de 28 familles, dont 24 sont protestantes ou mixtes ; là, comme à La Chalp, l'accord entre tous est parfait.

On vient de construire, au centre du village, une belle maison d'école. Deux modestes chapelles, une catholique, l'autre protestante, servent aussi aux besoins du culte. Dans celle-ci ont lieu les réunions de la semaine et l'école du dimanche où, non seulement les enfants mais aussi les parents, se rendent avec une assiduité digne d'éloges.

En 1882, le 19 août, un terrible incendie détruisit, presque en entier ce village ; on ne put sauver que peu de chose et ce ne fut que grâce aux secours du dehors, à la générosité des communes, du département, de l'Etat, des personnes charitables et du pasteur M. Liotard, que les malheureux sinistrés purent, avec beaucoup de peine, reconstruire leurs maisons, et pourvoir aux choses les plus indispensables à l'existence.

Par un petit sentier, on arrive, en moins de deux heures, sur le col Izoard (*Collum Ysoard*, 1475), d'où la vue s'étend sur les vallées de Cervières et de Briançon.

Une route stratégique, due aux chasseurs Alpains, relie depuis 1894 ces vallées à celle d'Arvieux et met Briançon en communication avec le Fort Queyras. Sur le col, les touristes et les voyageurs sont heureux de trouver un refuge Napoléon.

Napoléon I^{er} reconnaissant de l'accueil qui lui avait été fait dans les Hautes-Alpes, légua à ce département une somme de cinquante mille francs.

En 1854, Napoléon III ordonna que le département entrât en possession de ce legs.

Le préfet Lepeintre demanda la construction de maisons de refuge sur les cols les plus dangereux ; sa proposition fut adoptée et six maisons furent construites avec le legs accordé, savoir :

Col de Mansé en Champsaur,

Col du Noyer,

Col de Vars, par lequel on va à Barcelonnette,

Col Izoard,

Col de la Croix, qui fait communiquer la vallée du Guil avec celle du Pellice (Italie),

Et col Agnel, par lequel on va de Fontgillarde à la Chenal, premier village italien.

L'autorité militaire a fait des points d'observation de ces deux derniers cols.

Les refuges, construits en 1858, se composent d'une cuisine, d'une salle à manger, d'une chambre pour les voyageurs, d'une écurie et d'un hangar.

A Brunissard on trouve, à l'ouest du col Izoard, une autre vallée qui conduit à la montagne pastorale de La Chalp et de Brunissard, appelée Agnelil. Par cette montagne on arrive au col des Ayes, qui fournit un autre passage entre le Briançonnais et Le Queyras.

La montagne de l'Agnelil (*Agnelil*, 1169), est superbe en été, avec ses jolis chalets en bois, ses côtes couvertes d'airelles ou de rhododendron, enfin ses prairies et ses pâturages, où les troupeaux paissent en août et septembre, et qui se prolongent jusqu'au sommet du col Néal, qui fait communiquer le Queyras et la Roche-de-Rame, dans la vallée de la Durance, sur la rive gauche du fleuve.

Du col Néal on peut admirer le massif du Pelvoux, qui sépare les Hautes-Alpes de l'Isère, et qui dresse, dans le lointain, à l'ouest de Briançon, ses deux crêtes aux neiges éternelles.

Ayant parcouru la vallée d'Arvieux jusqu'à son extrême limite, nous revenons vers le village de La Chalp pour mentionner, à l'est, une colline dont les bouquets d'arbres laissent apercevoir, de loin en loin, du terrain cultivé et de superbes prairies, appelées prairies du pied du Laus (pied du lac — *Lacus* 1512) ; il y a là, en effet, un lac qui se trouve sur un petit sommet et qui est recouvert par des mottes de terre, où croît une abondante végétation. Du lac au sommet de la colline on parcourt un plateau recouvert de pâturages et appelé camp de Catinat.

Ce général en chef des troupes françaises fut envoyé en Italie par Louis XIV afin de prêter main forte au duc de Savoie, contre les Vaudois des vallées.

Les camps de retranchement qu'il établit portent encore son nom ; tel le plateau dont nous venons de

parler, au pied de l'imposante chaîne de montagnes appelée Rochebrune, qui s'étend à l'est du col Izoard et qui atteint une hauteur de 3324 mètres.

Il faut avoir le pied sûr et la tête solide pour gravir jusqu'au sommet de Rochebrune d'où, par une belle journée d'été, on peut contempler le mont Blanc et les belles plaines de Turin.

Catinat avait établi un autre camp dans la vallée de Freissinières près du village de Pallons où réside le pasteur.

CHAPITRE II

Les mœurs d'Arvieux.

Cette commune a conservé des coutumes de solidarité qui ne se trouvent, croyons-nous, nulle part ailleurs ; ainsi, lorsque le moment d'aller faucher à la montagne est venu, on réserve tout d'abord un jour spécial pour les veuves.

Elles seules ont le droit, ce jour-là, de faire faucher et les jeunes gens se font un plaisir de se rendre à leur invitation, sans autre rétribution que la nourriture.

Les familles ont aussi la coutume de donner le quart de l'héritage au fils aîné, outre sa part normale, mais il a le devoir de se marier dans la maison et de continuer la tradition des pères.

Si les sœurs se marient elles reçoivent une petite dot qui peut aller jusqu'à deux mille francs ; les frères cadets vont chercher du travail dans les grandes villes, surtout à Marseille, où, grâce à leur activité, la plupart se créent des situations avantageuses.

Quant à redemander leur part de l'héritage paternel,

ils n'y pensent même pas ; ils viendront, au contraire, en aide au frère aîné qui compte sur eux dans les jours mauvais, lorsque la neige a tué les blés, que la gelée a abîmé les pommes de terre, ou encore que la grêle a tout saccagé.

S'ils ont une mère âgée, ils ne manqueront pas non plus de lui envoyer chaque année une caisse de provisions.

Ne sont-ce pas là des coutumes de solidarité qui sont devenues bien rares en ce siècle où l'on a inventé le mot de solidarité ?...

La Belle et le Renom.

Il y a à peine une dizaine d'années que les habitants d'Arvieux étaient partagés en deux castes, sans distinction de culte, la Belle, ou aristocratie locale, et le Renom, caste inférieure.

Tout membre de la Belle devait s'allier à une personne de son clan ; s'il en épousait une du Renom, il était désormais considéré lui-même comme faisant partie du Renom, ou sorciers.

Les lumières de la piété et les progrès de l'instruction, joints à d'heureuses circonstances, ont contribué à faire disparaître, petit à petit, ces préjugés, et aujourd'hui on peut dire qu'Arvieux n'a plus ni Belle ni Renom, ce dont nous ne saurions trop l'en féliciter.

Toilette.

La toilette dans la commune d'Arvieux n'a pas encore banni la simplicité, comme elle l'a fait dans bien d'autres endroits. Et les jeunes filles catéchumènes n'ont pas l'esprit travaillé au sujet de leur costume de communiantes ; il se compose d'une robe en drap noir, d'un petit châle en soie, mis en pointe, le même que porta leur mère le jour de ses noces, et d'un bonnet blanc brodé et tuyauté, le tout orné d'une petite croix

grecque sur la poitrine et d'un cœur en or au cou, signe distinctif des femmes protestantes dans ces vallées. Les femmes catholiques portent la croix latine et le cœur.

Les jeunes catéchumènes ont fort bonne grâce sous ce costume simple mais riche, et nous savons que leur instruction, leur sérieux et leurs réponses sont en édification à l'église qui les reçoit avec bonheur dans ses rangs.

Baptêmes.

Un cortège s'avance rapidement vers le lieu de culte, c'est le baptême d'un enfant ; à quelle religion qu'il appartienne il est suivi indistinctement par un ou plusieurs membres de chaque famille du village.

Le parrain, en tête, est affublé d'un grand manteau en drap noir, sous les plis duquel disparaît entièrement un petit berceau où se trouve l'enfant ; à son arrivée, il est débarrassé de son fardeau par la complaisante maraine.

Le berceau est recouvert par un petit châle, en laine ou en soie, sur lequel on a épinglé un grand nœud de ruban, à couleurs multicolores, dont les ganses retombent gracieusement de chaque côté.

La cérémonie terminée, le parrain se remet en tête du cortège qui se reforme dans le même ordre.

Mariages.

Dans la semaine qui suit les premières publications, la fiancée va offrir, dans chaque maison de son village, un quarteron d'épingles (vingt-cinq) et un quart de mètre de ruban, à la fille aînée de la maison ; de son côté, le fiancé donne un cadeau en argent aux jeunes gens, soit 25 ou 30 francs ; ceux-ci escorteront les fiancés et se rendront au temple ou à l'église, suivant le culte des époux, non seulement le dimanche des publications, mais encore le jour des noces ; ce jour-là aussi

ils seront garçons servants. C'est le jeudi et un jeudi de printemps que les noces ont généralement lieu à Arvieux.

La grange a pris un air de fête pour recevoir les invités qui sont nombreux et qui, au retour du temple ou de l'église, causent devant la maison en attendant le signal. Les nouveaux mariés viennent se placer à l'entrée de la cour, à gauche près de la porte, et, à côté d'eux, une bonne tante avec un plat en étain à la main.

En entrant les convives doivent embrasser l'époux et l'épouse, et mettre dans le plat une pièce d'argent qui varie de 1 à 2 francs pour les étrangers, et de 5 à 20 fr. pour les membres de la famille, oncles, tantes, parrains et marraines ; ce cadeau est destiné à l'épouse.

Cet usage, bien local pensons-nous, est touchant si l'on considère l'intimité dans laquelle vivent en général les habitants des villages d'Arvieux.

Ensevelissements.

La même fraternité se montre dans les ensevelissements ; dès que la maladie frappe une famille chacun s'empresse de la visiter. Sitôt qu'il survient un décès toute la commune est avertie et deux personnes par maison, du village de celui qui n'est plus, doivent l'accompagner au champ du repos.

Cette habitude, qui date de longues années, a été prise en vue de la grande quantité de neige qui tombe sur les hauteurs du Queyras et qui rend parfois les chemins très difficiles.

Pendant deux dimanches, toutes les femmes et jeunes filles porteront le demi-deuil, consistant en un tablier de couleur sombre et en un petit châle fond noir à fleurs blanches.

Si les décès sont nombreux, il arrive qu'elles portent le demi-deuil plusieurs mois de suite, et cela sans aucune distinction de culte.

Voilà de la fraternité autrement que sur les monnaies et au frontispice des édifices publics !

Les habitations et les habitants.

Dans le Queyras, les maisons ne sont ni délabrées ni misérables, elles ont bonne apparence et sont commodes et confortables.

Malheureusement, à cause de l'inclémence de l'hiver, on ne les couvre qu'exceptionnellement en tuiles ou en ardoises ; ce sont surtout les planches de mélèze qu'on emploie pour les toitures. Etablis dans de bonnes conditions, ces toits peuvent durer jusqu'à 80 ans, mais, les compagnies d'assurances refusant d'assurer les maisons couvertes en bois, on a toujours à redouter l'incendie, d'autant plus dévastateur que les toitures lui offrent un aliment plus favorable.

Au rez-de-chaussée se trouve la cuisine, où on fait le ménage en été, l'écurie est réservée pour l'hiver. Ces écuries, assez vastes et voûtées, ont une partie occupée par les personnes et l'autre par les bestiaux. Celle qui est réservée aux personnes est généralement planchée, pourvue de bancs, de tabourets, d'une table, et entourée de lits.

Au-dessus on trouve une plate-forme très utile pour faire sécher les récoltes qui mûrissent mal dans ces régions ; des deux côtés de la plate-forme sont les chambres, dont l'une, spécialement consacrée aux provisions, est appelée chambre à pain ; les autres contiennent les armoires et servent de chambres à coucher pour l'été.

On croit généralement que dans les hautes montagnes des Alpes on ne cuit le pain qu'une fois l'an ; il n'en est plus ainsi, le progrès est là comme ailleurs. En novembre, il est vrai, chaque famille cuit sa provision de pain pour cinq mois ; mais dès que mai arrive on cuit tous les mois et le pain, fait de seigle tamisé, est

d'un goût excellent ; aussi, nous pouvons dire que les Alpains ne se nourrissent pas aussi mal qu'on semble le croire.

Les habitants d'Arvieux sont peu expansifs mais serviables et généreux, ils gagnent à être connus. Ceux du Haut-Queyras sont plus ouverts et l'on peut dire que généralement le Queyrassin étonne le voyageur par sa culture, sa politesse, et son savoir-vivre.

Les femmes sont actives et diligentes ; l'été elles partagent tous les travaux des hommes ; l'hiver elles filent, au rouet ou à la quenouille, la laine et le chanvre qui doivent vêtir toute la famille ; à Arvieux, elles ne tricotent pas seulement pour leur maisonnée, mais encore elles font un petit commerce de bonnetterie, qui leur rapporte quelques revenus aux foires de Briançon et de Guillestre.

Le Créateur a prodigué dans ces montagnes une flore admirable dont la richesse, l'éclat et la profusion enchantent et émerveillent ; aussi, les jeunes filles du Queyras, celles d'Arvieux en particulier, font chaque année d'abondantes cueillettes de véronique, de pensées sauvages, de lichen d'Islande, de tussilage, de thé, et de quelques autres plantes médicinales que M. Laurent Albert, maire d'Arvieux, achète en gros et se charge d'expédier pour la pharmacie ; ce petit commerce, très aimé de la jeunesse, rend de réels services à la population enfantine, qui y trouve une occupation agréable et productive.

Nous venons de nommer le maire d'Arvieux et nous ne voulons pas quitter sa commune sans rendre un hommage affectueux et reconnaissant à cet homme de bien, vaillant encore malgré son âge, vaillant surtout quand il s'agit de la prospérité de sa commune, du soulagement à apporter à l'infortune, des sages et paternels conseils à donner aux humbles mères de famille qui, en tout temps, font appel à ses connaissances en méde-

cine et aux lumières de sa longue expérience. Nous avons eu bien souvent l'occasion de nous rendre compte des services inappréciables et justement estimés qu'il ne cesse de rendre.

Oublierions-nous son adjoint, M. Laurent Borel, membre du conseil presbytéral et du consistoire, le bras droit du pasteur, toujours sur la brèche quand il s'agit de la prospérité de l'église, ou de l'aide à accorder à l'orphelin, à la veuve, au déshérité, ne calculant ni son temps ni sa peine, toujours prêt à franchir Izoard, si le voyage à Briançon peut soulager une infortune ?

Nous avons tenu à honneur de parler de ces deux hommes, placés à la tête de la commune ; le premier catholique, le second protestant. Nous leur conservons une estime et une affection toutes particulières, sachant qu'ils ne font pas le bien pour recevoir des louanges, mais parce que c'est le bien.

DEUXIÈME PARTIE

Vallée d'Abriès et de Molines

CHAPITRE PREMIER

Le long du Guil et de l'Aigue-Blanche

Nous avons parcouru la vallée d'Arvieux. Dirigeons-nous maintenant vers la route de Guillestre, au point où nous l'avons quittée.

Arrivés à l'embranchement d'Arvieux, nous apercevons, à 1 k. 800, le Château-Queyras, et dans un bas-fond, une petite chapelle catholique, au milieu du cimetière ; c'est là qu'était autrefois le temple protestant. Il fut brûlé par les catholiques en 1684. Au près est un ormeau qui parut entièrement grillé par l'incendie. « Quand l'ormeau reverdira, dit-on alors, le protestantisme renaîtra. »

Pendant sept ans il ne donna aucun signe de vie, mais après il bourgeonna de nouveau et maintenant il étend ses rameaux. Seulement il est découronné ; comme le protestantisme, hélas ! il n'a jamais repris ni toute sa beauté ni toute sa vigueur.

Cependant l'ormeau trois fois séculaire a été respecté. Image authentique et vivante de temps fâcheux, ne semble-t-il pas dire aux protestants actuels des vallées du Queyras :

Vos ancêtres ont résisté, résistez aussi, non contre les édits intolérants, il n'y en a plus par la bonté de Dieu, mais contre le mal et le péché.

A côté se trouve la route stratégique, construite en 1892, du Fort Queyras au sommet Bucher pour se rendre à Ceillac, et dominer les vallées de Molines et de Saint-Véran. Elle a fait disparaître les derniers pans de mur que l'on voyait encore de l'ancien temple protestant.

En entrant dans le village du Château on a, à droite, le petit fort qui le domine et qui est construit sur la pointe d'un rocher situé au confluent du Guil et du torrent de Souliers.

Le village porte le nom de

Chateau-Queyras

Il forme, avec celui de Ville-Vieille, la seconde commune de la vallée, à 24 kil. de la gare de Montdauphin-Guillestre et à 1340 m. d'altitude.

Sur une côte, à gauche, on voit au-dessus les deux villages du Rouet et des Meyriès (*Maeyria*, 1358); c'est de celui-ci qu'était sortie la famille de M. Thiers.

Le village de Souliers (*Solerii*, 1373), plus à gauche vers Rochebrune, à 1800 m. d'altitude, se dérobe à la vue.

Du Château à Ville-Vieille (*Vuilla Vetole*, 739), il y a 2 kil. 250 et la commune porte le nom de Château-Ville-Vieille. Ce village, complètement incendié le 13 novembre 1898, était assis au confluent du Guil et de l'Aigue-Blanche, à 1378 m. d'altitude.

Il formait comme celui du Château une annexe de l'église d'Arvieux avant la Révocation; l'exercice du culte et le temple y furent condamnés le 20 août 1685 par le conseil du roi. Aujourd'hui il n'y a plus de protestants.

Son église est dédiée à St-André; d'après une inscription qu'on lit sur le haut de la porte qui donne dans le cimetière, les réformés auraient tué le curé de Ville-Vieille, en 1574. Voici l'inscription traduite en français :

« Cette église, sous le titre de St-André, fut renversée de fond en comble, en l'an 1574, par l'impiété des calvinistes et dépouillée de tous ses ornements ; le curé fut tué, le clocher tronqué et la messe enterrée. Enfin, par la grâce de Dieu et la piété des catholiques, avec tous ses ornements, son curé et la messe, elle a été réédifiée et a retrouvé sa splendeur, 1685. »

Le village avait belle apparence avec ses jolies maisons blanches et son petit château entouré de peupliers superbes, qui fut la demeure du docteur Rozan.

M. Rozan, décédé maire de Château-Ville-Vieille et conseiller général du Queyras, est une de ces nobles figures dont les Queyrassins peuvent s'honorer à juste titre. Médecin-major de première classe et chirurgien distingué, il fut comblé d'honneurs jusqu'à sa mort survenue en janvier 1891.

A Ville-Vieille, la route se maintient sur la rive droite du Guil, pour se diriger vers le mont Viso ; la vallée se resserre, mais on voit s'étendre sur la rive gauche la belle forêt du bois Forant qui forme un contraste frappant avec la vive droite, aride et dénudée, où l'on remarque les chalets du Villard et ceux du Charvet, (*Carvetum*, 1382).

Après un parcours de 4 kil. 750 on arrive dans la troisième commune de la vallée appelée Aiguilles.

Aiguilles

Bien que peu importante, 650 habitants, la commune d'Aiguilles (*Aguilli*, 1371), à 1450 m. d'altitude, a été choisie comme chef-lieu de canton du Queyras en 1802. Les archives de la vallée ne remontent pas au-delà de 1768 ; avant cette époque, les consuls détenaient chez eux les papiers de la communauté.

Aiguilles, séjour d'été de ceux auxquels la fortune a souri, est une vraie petite ville avec ses maisons bour-

geoises, ses villas, ses jardins anglais et ses jets d'eau. Ce bourg semblait pourtant voué à la destruction.

En 1629, disent les anciens écrits, douze maisons furent brûlées à Aiguilles ; en 1750, deux cents maisons deviennent encore la proie des flammes et enfin, en 1829, le bourg entier fut consumé par un nouvel incendie.

Désespérés, plusieurs habitants émigrèrent et fondèrent en Amérique d'importantes maisons de commerce ; un certain nombre revinrent et Aiguilles fut relevé de ses ruines par leurs soins.

Le 16 janvier 1886, le feu se déclarait encore à Aiguilles et la moitié du village seulement resta debout. Grâce aux dons et au généreux concours que voulut bien accorder l'administration militaire, on releva les ruines et l'aspect de désolation commençait à s'effacer lorsque, le 20 septembre 1889, les maisons restées debout en 1886 devinrent aussi la proie des flammes.

Il fallait une persévérance remarquable pour oser entreprendre de réparer ce nouveau désastre ; on le fit pourtant, les plus fortunés employant le fer pour les plafonds et la toiture et les autres le mélèze, selon l'ancienne habitude, mais tous durent couvrir en tuiles ou en ardoises.

Des subsides de l'Etat et du département, des quêtes dans les communes et au dehors, permirent une fois de plus aux habitants de remettre Aiguilles sur ses pieds.

L'église date du commencement du XVII^e siècle. Avant la révocation de l'édit de Nantes, lorsque le Queyras avait, en grande majorité, embrassé la Réforme, un temple s'y élevait aussi.

Les commissaires exécuteurs de l'édit de Nantes en ordonnèrent la suppression et la démolition le 14 mai 1684, et leur sentence fut confirmée le 27 novembre suivant par un arrêt du conseil du roi Louis XIV.

Aucun édifice religieux protestant ne s'y élève plus ;

les cent à cent vingt-cinq de nos coreligionnaires qui se trouvent à Aiguilles et dans les hameaux environnants sont venus s'y établir des vallées vaudoises d'Italie, et une modeste chambre, louée par le Comité protestant de Lyon, leur sert de lieu de culte. Celui-ci est présidé alternativement, le premier et le troisième dimanche du mois, par le pasteur d'Arvieux et par celui de Pierre-grosse.

Abriès

A Abriès, (*Abrii*, 1110 ; *Villa Abriarum*, 1311), nous arrivons dans la quatrième commune du Queyras que nous trouvons sur le Guil, à cinq kilomètres d'Aiguilles et à douze kilomètres du Château ; son altitude est de quinze cent cinquante-deux mètres ; comme population c'est un des bourgs importants de la vallée, il y a un marché le mercredi et c'est là que le courrier de Guillestre s'arrête. On compte 750 habitants dans la commune.

Faisant partie de cette commune, nous trouvons encore la petite localité du Roux, juchée au pied du col de Saint-Martin, ou de Prali, d'où, par un sentier muletier, on se dirige sur Pignerol. Le village du Roux est à quatre kilomètres trois cents mètres d'Abriès et à dix-sept cent soixante-sept mètres d'altitude ; la rivière du Bouchier qui coule dans cette vallée va grossir le Guil au-dessous d'Abriès où l'on remarque douze petits oratoires dédiés à chacun des apôtres.

Les commissaires exécuteurs de l'édit de Nantes condamnèrent l'église de ce lieu et son temple le 12 mai 1684, et leur ordonnance fut confirmée par le conseil du roi le 11 décembre suivant ; les annexes étaient Ristolas et Aiguilles (1).

Il semble que la halle soit encore appelée à être un monument de la fidélité évangélique à Abriès. A l'occa-

(1) Arnaud, t. II, p. 358 et 359.

sion de l'ensevelissement d'une directrice des postes, nous avons nous-même annoncé l'Evangile sous cette halle, à une foule nombreuse, attentive, et toute surprise d'entendre des choses si nouvelles pour elle, allant au cœur.

Voici les passages bibliques qui se lisent sur ses murs, à la date de 1609 :

I. M. L. M. CONSS.

CE QVE VOVS VOVDREZ

QVE LES HOMMES

VOVS FACENT

FAITES LE LEVR

MDCIX

VN SEVL DIEV TV ADORE

RAS ET AIMERAS PARFAITE

MENT ET TON PROCHAIN

COMME TOY MESME : PAR

TANT FAITES POIDZ ET

MESVRE CAR DE TELLE

MESVRE QVE VOVS MESV

REREZ IL VOVS SERA MESVRE

S. LUC CHAP. 6 1609

Il n'y a plus de protestants à Abriès et l'église, dédiée aux saints Pierre et Paul, date du commencement du XVII^e siècle. Les édifices protestants s'élevaient en face de la cure.

Sur l'initiative de M. Toy-Riont, conseiller général du Queyras, décédé en août 1898, une société vient d'y élever un superbe hôtel, destiné à recevoir les touristes de la vallée du Queyras. Construit à l'entrée du village, il a été inauguré le 15 juin 1898.

Ristolas

Si d'Abriès nous nous dirigeons vers l'est nous arri-

vons à Ristolas (*Ristolacium*, 1265), cinquième et dernière commune de la vallée du Guil, à quatre kilomètres d'Abriès et à seize cent trente-trois mètres d'altitude, près du col de la Croix (*Collis Crucis*, 1475), le plus fréquenté des cols du Queyras.

On y compte seulement trois cent soixante-treize habitants, qui appartiennent tous au culte catholique.

En 1616 l'église demanda au synode de Dieulefit un secours pour la construction de son temple.

Dans un de ses hameaux qui porte le nom de La Monta, quatre maisons furent écrasées par une terrible avalanche, le 18 janvier 1885 ; il y eut quatre victimes.

La commune de Ristolas comprend aussi le village de l'Echalp (*Chalme*, 1373), à seize cent quatre-vingt-quinze mètres d'altitude ; il est le dernier de la vallée, au pied du mont Viso.

Là aussi, le 19 janvier 1895, six maisons furent ensevelies sous une avalanche ; les voûtes des écuries ayant résisté au choc, tout le monde fut sauvé.

Ici nous sommes à l'extrême frontière de la vallée du Guil et nous allons laisser le col de la Croix et le mont Viso, (*Vesulus*, Virgile, Pline ; *Visol*, 1205), pour redescendre jusqu'à Ville-Vieille et remonter maintenant le long de

L'Aigue-Blanche

Cette vallée s'étend au-dessus de Ville-Vieille, au milieu des prairies. Les deux premiers villages que l'on aperçoit, à gauche, sont les Prats-Hauts et les Prats-Bas (*Prati*, 1461), détruits, à différentes reprises, par des incendies.

Bientôt après, voici la curieuse colonne qui s'élève à droite près de l'Aigue-Blanche ; cette colonne naturelle, formée par des pierres et des terres calcaires, est connue sous le nom de colonne coiffée, parce qu'elle est surmontée d'un bloc de pierre qui lui donne l'aspect d'un

champignon. Il y avait autrefois cinq colonnes semblables et celle qui a résisté subira sans doute aussi le sort de la destruction.

Dès qu'on la perd de vue, on aperçoit le village du Serre-des-Chabrand's (*Serrum Chabrandorum*, 1461), peu important, et on entre bientôt dans celui de la Rua (*Rota*, 1358), qui est le premier hameau de la commune de Molines (*Mullinaricii*, 739 ; *Molini*, 1301), que la route traverse. Il fut détruit par un incendie en 1879 et on y voit encore quelques mesures abandonnées.

Au-dessus du village, nous trouvons l'église catholique et la cure, isolées et entourées du cimetière comme au moyen âge.

Peu après nous arrivons à

Molines

Situé à huit kilomètres trois cent cinquante mètres du Château et à dix-sept cent soixante mètres d'altitude, ce village a donné son nom à la sixième commune du Queyras que nous rencontrons.

Les commissaires exécuteurs de l'édit de Nantes condamnèrent cette église et son temple le 10 mai 1684, et leur ordonnance fut confirmée par le conseil du roi le 11 décembre suivant. Ses annexes étaient St-Véran, Fontgillarde et Pierregrosse. (1)

D'après l'histoire du diocèse d'Embrun, Molines fut la pépinière des protestants. En l'an 1559, Guillaume Brunet de Fontgillarde eut des doutes sur la créance du purgatoire, de l'intercession des saints, du culte des images ; il fut enfermé dans la prison de la Tour-Brune à Embrun.

Garcin-Garcin se pourvut de la Bible qui venait d'être

(1) Arnaud, t. II p. 358.

traduite à Genève. Il rassemblait ses voisins dans son écurie à Gaudissard (*Godissardum*, 1419), petit hameau, voisin de Molines, la leur lisait et ils y firent des progrès, de 1562 à 1563. En 1565 quelques particuliers de Molines s'opposèrent à l'édit du roi qui défendait de donner asile aux ministres protestants.

Il n'y a maintenant plus de protestants à Molines ; mais, sur sept cent quatre-vingt-dix habitants que compte la commune, il y en a près de deux cents dans les villages de Pierregrosse et de Fontgillarde, dont nous allons parler après avoir dit un mot de Lesdiguières. François de Bonne, duc de Lesdiguières, né à St-Bonnet-en-Champsaur (1543-1626), après avoir embrassé la Réforme fut mis à la tête du parti protestant.

En 1585 il prit Embrun et défendit le pillage sous peine de mort ; il s'empara également de Château-Vieux, de St-Clément, de Réotier, vint assiéger Guillore, et ses soldats se saisirent aussi de Château-Queyras et de Molines.

« Selon le Jésuite Fornier, dit M. Arnaud (1), les soldats de Lesdiguières auraient commis des actes de barbarie dans ces localités ; mais Chaffrey Roulph, né à Fontgillarde, qui a recueilli dans son *Livre de mémoires* tout ce qui intéresse la vallée de Molines et les lieux circonvoisins depuis 1469, ne les mentionne en aucune façon. Il y a plus, Roulph écrit que le curé de Molines qui, d'après le Père Albert (*Hist. du diocèse d'Embrun* p. 71), serait le curé du Queyras, de Fornier, que les soldats protestants auraient enterré vivant jusqu'au cou, et dont la tête leur aurait servi de but pour jouer aux boules et aux palets, — Roulph, dis-je, écrit que le dit curé mourut le 8 janvier 1591, après un ministère de 32 années. Il n'a donc pu être martyrisé par les protes-

(1) t. I, p. 422.

tants en 1586. Nous devons ajouter aussi que le manuscrit original de Roulph a été interpolé dans les copies qui en ont été faites ces dernières années et qu'on a ajouté à celles-ci, à l'année 1586, le récit de Fornier. »

De Molines, un sentier sur le versant sud conduit à Ceillac par le col Fromage ; une belle forêt s'étend sur le même versant et abrite, en quelque sorte, une chapelle appelée chapelle de St-Simon ; elle est chaque année, le 6 août, un but de pèlerinage pour les catholiques des paroisses environnantes, qui en font une promenade charmante, pour laquelle ils ont un grand attrait.

A Molines, la vallée se bifurque et nous quittons la direction de l'Aigue-Blanche pour prendre, à l'est, celle de l'Aigue-Agnelle qui nous amène à Pierregrosse, (*Petra Grossa*, 1343), après un parcours de deux kilom.

Un joli presbytère, bâti en 1861, par les soins du Très-Rév. W.-H. Freemantle, doyen de Ripon, de concert avec le Comité protestant de Lyon et la Société pour les protestants disséminés de Genève, est habité par le pasteur, qui dessert, comme pasteur auxiliaire de l'église d'Arvieux, Pierregrosse, Fontgillarde, St-Véran et Aiguilles.

Le premier pasteur qui l'a habité est M. Auguste Nicot. Venu à Pierregrosse vers 1871, comme agent du Comité de Lyon, il y resta jusqu'en 1878. Le Comité l'appela alors à descendre à Guillestre où il desservit, Briançon, Embrun, Vars et Guillestre. C'est là que s'est terminé, en janvier 1886, son ministère. Esprit ouvert, plein d'entrain et de judicieux conseils, sa mémoire reste en bénédiction à tous ceux qui l'ont connu.

Ayant été appelé à lui succéder à Pierregrosse, nous n'avions jamais eu que des rapports empreints de la plus grande cordialité.

Sur notre initiative et celle de nos anciens paroissiens

du Haut-Queyras, une modeste pierre tumulaire a été placée sur sa tombe ; on y lit l'inscription suivante :

« A la mémoire du pasteur Aug. Nicot, ses collègues, ses amis et le synode de la XX^e circonscription.

J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. (2 Cor. IV : 13).

Celui qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle. (Jean III : 36). »

Son successeur à Guillestre fut le vénéré M. Bertrand qui, après un fidèle ministère de deux ou trois ans, devait aussi être rappelé par le Maître et aller reposer à côté d'Aug. Nicot ; ses fils, MM. Em. Bertrand, Directeur de la Société évangélique de France ; Ern. Bertrand, Agent général de la Société biblique de France et B. Bertrand, pasteur à Paris, ont également fait placer une pierre sur sa tombe.

A M. Bertrand succéda M. Tron, des vallées vaudoises d'Italie, qui, après un court ministère, fut, lui aussi, introduit dans le repos du peuple de Dieu.

Nous n'oublions pas nos cordiales relations avec ces trois fidèles serviteurs de Dieu, et nous sommes heureux de pouvoir rendre ici, un souvenir affectueux à leur mémoire.

Revenons à Pierregrosse, et dirigeons-nous vers la maison la plus rapprochée du presbytère, qui est protestante, pour y lire, sur une longue pierre encastrée dans le mur, l'inscription suivante :

PECC	VIV	GENER	CRIM	MORTE	
ATOR	ENS	AVIT	INE	M	
SALV	MORI	REPAR	SANGV	VITA	(1)
1731					

Le village compte une cinquantaine de maisons dont

(1) Le pécheur en vivant, engendra par son crime la mort.
Le Sauveur en mourant, restaura par son sang la vie.

sept seulement appartiennent à notre culte ; il possède une église et un petit temple. Autrefois il fut, à diverses reprises, détruit, en partie, par des avalanches.

A Pierregrosse la vallée s'élargit et c'est au milieu des prairies, sur les rives de l'Aigue-Agnelle (*Agua Agnella*, 1419), que le piéton arrive, au bout de trois quarts d'heure, dans le dernier village de la vallée qui porte le nom de Fontgillarde, (fontaine gaillarde, ce mot, en patois, veut dire, forte, puissante.) Elles sont puissantes, en effet, les trois fontaines qui donnent le nom au village, situé à 1950 m. d'altitude.

Les églises de Fontgillarde et de Pierregrosse furent supprimées et leurs temples démolis par arrêt du conseil du roi du 4 décembre 1684. Le temple de Fontgillarde était situé sur l'emplacement de l'ancien cimetière protestant, presque en face de celui d'aujourd'hui. Les biens furent attribués à l'hôpital de Guillestre.

Celui de Pierregrosse fut démoli par les habitants du Coin, petit hameau entre les deux précédents et situé au pied de la montagne, dont les habitants ont toujours été catholiques. Les matériaux du temple de Pierregrosse, qu'ils démolirent, furent destinés à l'église de St-Sébastien du même lieu, où on le fête encore le 20 janvier, et laissés aux soins du curé de Molines, Jean Queyras.

Le temple actuel de Fontgillarde a été construit en 1824-1825 ; ce village compte une vingtaine de familles protestantes, sur cinquante environ.

A gauche du temple et au nord du village, on remarque une maison d'agréable apparence, c'est l'école libre protestante. C'est là que M^{me} Cézary-Vasserot, au nom du Comité de Lyon, de la Société pour les protestants disséminés de Genève, et de la Société pour l'Encouragement de l'Instruction primaire, donne, depuis 25 ans, ses soins et les leçons de sa longue expérience, à la jeunesse de l'église ; elle s'occupe aussi de l'école du di-

manche et a toujours été une aide précieuse pour tous les pasteurs qui se sont succédé dans ces hautes régions.

C'est à M. le pasteur Nicot, dont nous avons parlé, à ses nombreuses démarches couronnées de succès [que cette maison est due ; aussi, le nom de ce fidèle serviteur de Dieu ne s'efface pas de la mémoire de ses anciens et reconnaissants paroissiens.

Il fut aidé dans cette tâche par un excellent conseiller presbytéral, M. Pierre Bonnet, sorti de l'Ecole modèle de Mens, qui l'a quitté la terre aussi, et dont nous aimons à retenir le nom, à cause du dévouement qu'il savait toujours mettre au service de l'Eglise. Intelligent et actif, rien ne lui coûtait quand il s'agissait de faire le bien.

La montagne boisée qui s'étend en face de Fontgillarde lui enlève le soleil pendant les mois de novembre et de décembre, ce n'est que dans le courant de janvier que l'astre du jour vient de nouveau réchauffer et égayer ses habitants.

De Fontgillarde au col Agnel (*Le coul l'Aignel*, 1484), la montée se fait en deux heures et le voyageur est heureux de trouver, à 2498 m. d'altitude, un refuge Napoléon : ce col est un des plus fréquentés et les Italiens qui ont l'habitude de le passer au mois de mars, afin de trouver du travail en France, les chasseurs de chamois qui explorent, par tous les temps, les vallées et les monts, doivent souvent au refuge de n'être pas morts de froid ou de faim.

Du refuge on voit la croix, placée à côté de la borne qui délimite la frontière, à 2699 m. ; tout près est le Pain-de-sucre, rocher majestueux, dont on fait l'ascension avec plaisir pour jouir du superbe coup d'œil que l'on a de son sommet. Ce sommet nous ayant amenés à la frontière, nous redescendons la vallée jusqu'à Molines, pour nous diriger encore vers le plus haut village de France, j'ai nommé St-Véran, qui a donné son nom à la septième et dernière commune du Queyras.

Saint-Véran.

De Molines à St-Véran (*S. Veranus*, 1311), nous retrouvons la direction de l'Aigue-Blanche et nous arrivons bientôt au village de la Chalp-Ste-Agathe (*Calma*, 1378 ; *La Chalp Ronde*, 1783), qui appartient à la commune de St-Véran ; il est tout catholique et on y créa une cure en 1845 ; M. Fine, de Pierregrosse, y fut installé comme premier curé en 1847.

A 1800 mètres plus loin on atteint le Raux, autre petit hameau de la commune de St-Véran, en majorité protestant ; il fut détruit, en entier, par un incendie, le 18 mars 1882.

Lorsque, au milieu de la nuit, le feu se déclare dans ces agglomérations de maisons construites en bois, il est bien rare d'en pouvoir arrêter les progrès. Ici ce fut d'autant plus difficile que cet hiver-là fut exceptionnel ; le sol se trouvait à découvert et les fontaines gelées donnaient peu d'eau.

Presque dépourvu d'eau et de neige, ce hameau fut bientôt consumé, 8 ou 9 habitations protestantes et 6 ou 7 catholiques furent détruites.

Des secours de l'Etat, du département, des communes, et des personnes charitables, permirent à ces malheureux sinistrés de sortir de leurs nombreuses difficultés et de relever, en partie, leurs maisons. Quelques familles s'établirent ailleurs et le Raux ne compte plus qu'une dizaine de foyers.

Rappelons ici la mémoire d'un chrétien excellent, M. Pierre Mathieu, établi à Toulon depuis de longues années, mais que la belle saison ramenait périodiquement au Raux, son village natal. Nos visites réciproques, nos sérieux entretiens, et ces cantiques qu'il chantait avec tant d'entrain et de bonheur, en s'accompagnant de son violon, nous restent comme un souvenir précieux qui nous fait chérir sa mémoire et aimer son nom. Il est décédé au Raux en août 1890.

Si ces lignes tombent sous les yeux de ses fils et de son gendre, ils verront que la mémoire du juste reste en bénédiction (Prov. X : 7), qu'il laisse après lui un sillon béni, et qu'il n'est pas bon que ce juste meure sans qu'on y prenne garde.

Au-dessus du Raux, nous trouvons, près de la route, le cimetière protestant ; c'est là qu'était construit l'ancien temple dont on voyait encore les restes en 1783. L'exercice et le temple furent condamnés par les commissaires de l'édit de Nantes le 18 mai 1684, et le conseil du roi confirma leur ordonnance le 11 décembre suivant.

Le temple fut démoli par les soins de Jean de Masse, sieur de la Rouvière, curé de St-Véran.

La cloche fut vendue pour 150 livres, le curé demeura propriétaire des matériaux et l'hôpital de Guillestre se réserva les biens du consistoire et le sol.

Nous arrivons bientôt à St-Véran et nous rencontrons, à l'entrée du village, la maison d'école libre protestante ; dans cette maison, M^{me} Madeleine Fine, au nom des mêmes sociétés que M^{me} Cézary-Vasserot de Fontgillarde, a exercé pendant 28 ans ses fonctions d'institutrice ; prenant sa tâche à cœur, elle a instruit deux générations d'enfants et secondé le pasteur pour l'école du dimanche ; elle s'est retirée de l'enseignement au mois d'octobre 1898.

Après l'école, un modeste édifice attire nos regards, c'est le temple, bâti en 1804 ; il a belle apparence avec son clocher et sa façade blanche sur laquelle on lit :

Temple évangélique, 1887.

C'est en 1887, en effet, qu'il y fut fait, par nos soins, d'importantes réparations, grâce à M^{me} Marracci, la généreuse bienfaitrice de nos églises, qui vint largement en aide à notre pauvreté. Je nommerai aussi M. le pasteur B. Tournier, par le moyen duquel un généreux

chrétien de Genève, M. A. B., voulut bien nous fournir une somme assez importante pour solde de ce qui nous manquait.

La commune de St-Véran, par les soins de M. le maire Meissimilly, le Comité de Lyon et la Société pour les protestants disséminés de Genève, nous accordèrent aussi leur généreux concours. Enfin, les protestants payèrent également de leur temps et de leur bonne volonté par des corvées.

Grâce à toutes ces forces réunies, les murs du temple et du clocher furent relevés, le sol fut exhausé en conséquence, et nous pûmes ainsi débarrasser ce temple de l'humidité.

C'est maintenant avec plaisir que les protestants de St-Véran vont chaque dimanche s'y édifier, soit par le culte qu'y fait, à tour, leur pasteur, soit par des lectures pieuses, faites par un membre de l'église.

Dirigeons-nous maintenant vers l'église catholique, où l'on voit sur le portail massif deux lions mutilés, dont l'un tient un enfant au maillot dans ses griffes et l'autre un animal qui ressemble à un chat. Ces lions reposent sur des blocs portant des figures humaines aux angles.

L'intérieur de l'église est remarquable par ses colonnes dorées en torsade et par ses niches et ses stalles en bois sculpté ; on y admire aussi un bénitier fort ancien, couvert de curieuses inscriptions et de figures symboliques.

Le nom de St-Véran doit venir à ce village d'un évêque de Cavaillon qui, vers 580, aurait délivré le pays d'Avignon d'un dragon qui y exerçait ses ravages. Le monstre serait allé périr près de St-Véran, où il n'aurait pas fait de mal et les habitants, instruits du miracle par des bergers de Provence, auraient donné le nom de l'évêque à leur localité. Les deux lions sculptés sur le portail de l'église ont sans doute pour but de rappeler cette vieille légende à la postérité.

Ce village, adossé à la colline, est à 14 kil. de Château-Queyras ; il s'étend sur une assez grande longueur et se compose de plusieurs quartiers entre lesquels il est défendu de bâtir pour éviter, en cas d'incendie, un embrasement général.

La commune compte 633 habitants dont 125 protestants.

Un ingénieur belge y avait entrepris, il y a une douzaine d'années, l'exploitation d'une carrière de marbre vert, située au haut d'un long couloir que domine le rocher appelé pic Noir.

Cette entreprise, qui semblait devoir réussir et amener l'aisance au milieu de cette laborieuse population, fut abandonnée à cause des difficultés de l'exploitation.

Nous ne quitterons pas St-Véran sans visiter, au fond de la vallée, un plateau remarquable par ses belles prairies, appelé Clausis ; une chapelle y attire, chaque année, en pèlerinage, au mois de juillet, un grand nombre de visiteurs.

Ce vaste plateau se trouve au fond d'un cirque de montagnes d'un effet très pittoresque ; il est arrosé par la principale source de l'Aigue-Blanche, et émaillé des fleurs les plus rares et les plus variées.

De là, on atteint la frontière pour descendre en Italie par le col de la Cavale ou de St-Véran, assez peu fréquenté.

Ainsi se trouve terminée notre excursion dans la vallée du Queyras, qui est la plus élevée de France, mais non la moins intéressante, tant par sa situation topographique que par son passé et son présent religieux.

TROISIÈME PARTIE

Etat moral et religieux

CHAPITRE PREMIER

Instruction

Autrefois les jeunes gens du Queyras, sachant lire, écrire, et assez forts sur le calcul mental, parcouraient les foires une plume d'oie derrière l'oreille lorsqu'ils ne connaissaient que la lecture ; deux lorsqu'ils savaient lire, écrire et compter. Ils se louaient pour faire l'école pendant la saison d'hiver, dans leurs propres vallées, dans le Gapençais ou dans la Provence.

Dès les temps les plus reculés, disent les historiens, l'instruction a toujours été en grand honneur dans tout le Briançonnais, et dans le Queyras en particulier ; tout le monde, à peu près, y sait lire et écrire, et nous y avons connu des vieillards qui lisaient et écrivaient fort bien. Aussi, on y répète encore cet adage :

Enfant, apprends si tu es sage,
Mieux vaut science qu'héritage ;
Car l'héritage te manquera,
Et la science te nourrira !

L'héritage manquait en effet puisqu'il ne suffisait pas aux besoins, et les pères de famille mettaient en pratique le précepte. Dans chaque village, ils se réunissaient à la Toussaint, pour choisir leur instituteur, le local, généralement une écurie, et débattre le prix qu'ils

pourraient donner à leur maître d'école pour les six mois d'hiver.

Malgré le beuglement des vaches, le bêlement des brebis et la moiteur du papier, les enfants s'instruisaient.

Aujourd'hui on n'en est plus là ; comme partout ailleurs, les montagnes des Alpes ont suivi le mouvement ; des maîtres instruits, presque tous du pays et sortis de l'Ecole normale, enseignent les diverses branches de l'instruction, des locaux vastes et commodes s'élèvent un peu partout ; chaque école compte des aspirants au certificat d'études primaires, et les maîtres ne comptent généralement pas les heures supplémentaires qu'ils accordent à ces petits savants en herbe.

Il était aussi de tradition que chaque enfant donnât à son instituteur, au jour de l'an, un coulon ou petit pain de seigle, maintenant il est remplacé par un présent ; les élèves se cotisent et offrent quelque joli objet. Nous connaissons une petite école, toute catholique, qui donna à son institutrice, protestante, un superbe bracelet et une broche en argent, témoignage touchant d'estime et de reconnaissance.

Les habitants du Queyras ont de l'esprit et assez d'instruction pour soutenir une conversation sur différents sujets.

M. Albert, maire d'Arvieux, dit dans son manuscrit : « Les étrangers qui visitent nos montagnes sont satisfaits de l'instruction et de l'éducation de leurs habitants et, s'ils ont pris des préventions en traversant l'étroit défilé de la Combe de Guillestre, en voyant les monts abrupts qui nous ressèrent entre leurs flancs, ils emportent cette persuasion que nous sommes plus polis qu'on ne pourrait le croire, si l'on en jugeait par l'aspect de nos montagnes ».

Une personne qui visitait, en touriste, le Haut-Queyras, nous disait de ses habitants :

« A les voir et à les entendre on croirait qu'ils ont tous fait des études. »

Ils s'expriment, en effet, assez bien en français et ne parlent patois ni à leur pasteur ni à leur curé ; généralement tous savent lire et écrire.

A cet égard, il est juste de dire que les protestants surtout, ont avec le pasteur des rapports fréquents qui leur permettent de profiter de ses lumières et deviennent pour eux, à la longue, un salubre stimulant. La fréquence des réunions religieuses cultive aussi leur esprit et leur cœur.

N'oublions pas la lecture des livres des bibliothèques populaires, dont sont pourvues toutes les églises, et celle de quelques journaux religieux.

Ce sont là autant de sources où les Alpains puisent des biens spirituels et quelque nourriture intellectuelle.

CHAPITRE II

Passé religieux du Queyras

« Dès le douzième siècle, dit M. Arnaud (1), Pierre de Vaux (*Waldensis* ou *Waldus*), originaire du Viennois (?) et Pierre de Bruis, originaire du Gapençais (Brueys, *Bruscum*, 1147, canton de Rosans), s'élevaient contre les doctrines et la hiérarchie romaines, et les Vaudois du Dauphiné, qu'ils soient les précurseurs ou les disciples de ces deux hommes remarquables, se faisaient remarquer par leur opposition aux idées religieuses dominantes.

« Etablis dans les hautes vallées de Freissinières et de

(1) T. I, p. 2 et 3.

Vallouise en Briançonnais, ces derniers eurent à subir, au treizième siècle, une violente persécution qui anéantit presque entièrement leur race ; mais ils renaquirent en quelque sorte de leurs cendres, et de nouvelles croisades qu'ils supportèrent presque sans interruption jusqu'à la fin du quatorzième siècle, témoignèrent à la fois de la vitalité de leurs croyances religieuses et de leur passion de la liberté. Aussi furent-ils des premiers à embrasser les doctrines de la Réforme, dont les leurs, du reste, se rapprochaient extrêmement. ».

En réalité, si l'on est parfaitement informé sur l'existence des Vaudois, au moyen âge, dans la Vallouise et les environs de Freissinières, on ne sait rien de certain sur leur présence dans le Queyras avant la Réforme.

Nous ne tenons aucun compte d'une prétendue chronique de Molines sur laquelle on fonde toute une topographie de l'exode des Vaudois à travers le Dauphiné laquelle, du reste, laisse le Queyras de côté.

Cette chronique, qu'on dit commencée au XV^e siècle, a pour auteur l'instituteur catholique de Fontgillarde, Chaffrey Roulph ; elle est datée de 1816 et le seul manuscrit qu'on en connaisse et qui est aux archives de M. E. Chaper, à Grenoble, a été copié à la maison de détention d'Embrun, sous la direction d'un professeur du petit séminaire. On ne connaît que dix lignes de cette chronique, et dans ces dix lignes, on relève une erreur de cent ans et une autre de soixante (1).

Séparé par le seul col de la Croix du Val Pellis, dans les Vallées vaudoises, et situé sur une frontière toujours incertaine et variable, tant au religieux qu'au temporel, ce pays a pu subir des influences vaudoises, mais la trace ne s'en est pas conservée. La Réforme fut même assez lente à s'y établir.

(1) Comba, Hist. des Vaudois d'Italie, t. 1, p. 102.

Ce fut le célèbre Guillaume Farel, né près de Gap en 1489, qui commença à prêcher la Réforme dans son pays en 1522.

Le Queyras ne resta pas étranger à ce mouvement, et, en 1581, la Réforme s'y était tellement répandue, que les réformés de cette région demandèrent au gouverneur du Dauphiné, la permission d'établir leur religion dans tous les endroits de la vallée ; les catholiques adressèrent une supplique à l'archevêque d'Embrun pour le prier de les en empêcher. Néanmoins, ils parvinrent à bâtir des temples dans toutes les communes, à Arvieux, à Château-Queyras, à Ville-Vieille, à Aiguilles, à Abriès, à Ristolas, à Molines et à St-Véran. Malgré d'actives réclamations les catholiques ne purent faire démolir leurs temples ni cesser leurs exercices.

Les réformés ne restèrent étrangers ni aux bienfaits de l'édit de Nantes (1598), ni aux funestes effets de sa révocation (1685).

Lorsque l'édit fut révoqué il y avait plus de cent ans que la Réforme était établie au Queyras, la majorité des citoyens était réformée ; à Arvieux il n'y restait que treize familles catholiques et il fut difficile de ramener les autres au catholicisme ; plusieurs préférèrent émigrer et aller en Piémont, en Suisse, en Allemagne et ailleurs.

Louis XIV fit tout pour les ramener, elles refusèrent ; il fit bâtir et réparer des églises. M. Bouché, commissaire à cet effet pour le Queyras, écrivait de Romans, le 28 octobre 1686, que le trésor ferait tous les frais des églises, sans aucune charge pour les fidèles (1).

En effet, en 1686, dit le Livre vert du Château, sa Majesté très chrétienne fit bâtir les trois belles églises de Saint-Véran, du Château et d'Abriès ; agrandir les

(1) Lettre imprimée, archives de Fantin, alors notaire à Arvieux.

autres, et construire les chapelles de Ville-Vieille, d'Aiguilles, de Villard-Gaudins, de Brunissard.

Il fallut employer des mesures de rigueur pour que la force restât à la loi.

D'après un registre qui reste dans les archives d'Abriès, cette même année 1686, les réformés eurent à livrer aux curés tous leurs livres de religion dans les vingt-quatre heures, puis à se faire instruire, à abjurer ou à émigrer. Ce registre contient les actes de plus de deux cents abjurations entre les mains du sieur Roman, curé d'Abriès, vicaire forain de 1674 à 1690.

Déjà deux ans auparavant les réformés du Queyras avaient vu démolir leurs temples ; voici ce que dit à cet effet le Livre vert du Château :

En 1684, on a abattu tous les temples de cette vallée où l'on prêchait la religion de Jean Calvin. M. le prévôt d'Embrun, Messire Donnadiou, chanoine en ladite église, assisté de M^e Prat, avocat à Briançon, sont venus faire exécuter l'arrêt de sa Majesté touchant la démolition.

L'acte de vente des matériaux du temple et de la maison du ministre protestant d'Arvieux avait été reçu par A. Maritan, notaire royal au Château, le 6 janvier 1685. La maison avait été construite en 1615, elle était jointe au temple et avait quatre chambres. Jacques Fantin, charpentier et maçon, s'en était chargé moyennant la somme de quarante-huit livres et un quintal de vin blanc, toutes les fournitures restant à la charge de la communauté.

Lesdits matériaux, du temple et de la maison, furent vendus à Jean Fantin, M^{tres} Mathieu Morel et Jean Dalmas, ci-devant notaire à Arvieux, ainsi que les trois petites cloches qui sont suspendues aux chapelles des hameaux de Brunissard, de La Chalp et des Maisons, moyennant la somme de 250 livres ; les vendeurs, curés et chanoines du diocèse d'Embrun, se réservant l'emplacement des bâtiments démolis. (Minutes du notaire A. Maritan).

Le terrain de l'emplacement des temples et cimetières était adjugé par l'édit de démolition à l'hospice le plus rapproché du lieu, ce furent l'hôpital d'Embrun et celui de Briançon qui devinrent maîtres de ce terrain de la vallée.

Le registre paroissial de Saint-Véran dit qu'à la révocation de l'édit de Nantes environ quatre-vingts familles s'expatrièrent à Genève et en Angleterre. Les réformés d'Abriès se réfugièrent à Genève, et le quartier où ils s'établirent prit le nom de rue d'Abriès.

Les terres furent vendues par les consuls vers 1694.

On eut aussi la preuve que les abjurations arrachées aux réformés restés dans le pays n'étaient rien moins que forcées, car le Livre vert du Château relate qu'en 1688 les religionnaires devenus catholiques cherchèrent encore à secouer l'autorité des prêtres.

Tous ces témoignages attestent de la vitalité et de la ferveur religieuse des réformés du Queyras, dont un grand nombre préférèrent l'exil à l'abjuration.

Puissent ceux qui l'habitent aujourd'hui recueillir cet héritage de foi et savoir dire avec Naboth :

« Je ne céderai point l'héritage de mes pères ! »

Nous renvoyons à l'ouvrage de M. Arnaud (1) pour la liste des glorieux procris du Queyras qui prirent héroïquement le chemin de l'exil, et pour celle de leurs pasteurs.

(1) *Histoire des Protestants du Dauphiné*, t. III, p. 322 et suiv.

CHAPITRE III

Les églises du Queyras pendant le XVIII^e siècle.

Au milieu de la désorganisation qu'apporta la révocation de l'édit de Nantes au sein de l'Eglise réformée de France, on se demande ce que devenaient les églises du Queyras.

Pendant longtemps ces réformés s'édifièrent entre eux, dans des réunions privées, par la lecture de la Bible et le chant des psaumes ; mais quand ils apprirent que les églises du Désert se réorganisaient, ils voulurent, eux aussi, participer aux bienfaits de l'Evangile ; dans ce but, ils s'adressèrent aux pasteurs du Dauphiné, réunis en synode, et les supplièrent de les secourir pour rétablir leur église.

Béranger présidait l'assemblée, dit M. D. Benoît (1), et la demande de ces Alpins, aussi inébranlables dans leurs croyances que les rochers de leurs montagnes, fut accueillie avec bienveillance. Il fut décidé que MM. les pasteurs Reboul dit Chamrond, Béranger, Armand, visiteraient alternativement ces pauvres isolés ; après eux ce seraient les pasteurs Dusserre, Lachaux et Vouland.

Reboul dit Chamrond trouva dans les Alpes cinq à six cents familles qui gémissaient du manque de conducteurs spirituels et de leur état d'isolement ; lorsqu'il eut terminé sa visite, il redescendit la Combe du Queyras et s'arrêta à la maison du Roi ; quittant les personnes qui l'accompagnaient, il se rendait à Montdauphin pour visiter le Fort, lorsqu'une troupe de gens, conduite par des curés, se mit à sa poursuite.

(1) *L'Eglise sous la Croix*, p. 289-291

Il eut le temps de s'enfuir, mais dut laisser entre les mains des ennemis son cheval, que le commandant du Fort lui fit rendre.

Nous sommes heureux de pouvoir citer la lettre inédite que les protestants d'Arvieux lui adressèrent à la suite de sa visite; nous la donnons sans y rien changer :

« Monsieur et très-digne pasteur,

« Nous ne saurions vous exprimer la joie que nous a
« occasionnée la réception de la chère vôtre et le porteur
« qui est arrivé en bonne santé, grâces soient rendues à
« l'Eternel. C'est une augmentation d'obligations que
« nous vous avons de tant de bonté que vous avez pour
« un pauvre troupeau isolé.

« Fasse le ciel que nous puissions remplir les obliga-
« tions de vos sages remontrances, nous ferons notre
« possible pour suivre ponctuellement ce qu'il vous
« plaira de nous préfigurer qui ne tend qu'à la grande
« et unique affaire de notre salut, de même que Mes-
« sieurs vos confrères.

« Soyez persuadé que nous avons tous pris part aux
« peines que vous avez ressenties de la manœuvre
« odieuse qu'on a exercée contre vous à Montdauphin,
« craignant qu'une révolution eût incommodé votre
« santé qui nous est aussi précieuse qu'utile.

« Le sieur Faure, à qui vous avez adressé une lettre,
« nous a raffermis de notre crainte en nous annonçant
« l'heureuse nouvelle que vous étiez bien portant, vous
« en souhaitant longues années la continuation et plus
« de tranquillité dans l'œuvre de votre ministère.

« M. Colombe nous a fait une visite au mois d'octo-
« bre, où nous nous sommes assemblés le saint jour du
« dimanche à Brunissard sans avoir été inquiétés d'au-
« cune part; il ne nous a pas donné la communion.
« Depuis votre départ nous avons toujours continué
« nos assemblées sans interruption.

« Pour ce qui concerne notre cimetière, ainsi que vous
« nous marquez, nous n'avons point eu de consulte, il
« part un de nos frères pour Grenoble vaquer à ses
« affaires qui s'est bien voulu charger de prendre con-
« seil à ce sujet; ce qui nous inquiète encore ce sont
« les baptêmes, nous voyant privés du secours pastoral
« pour cet hiver. Mais l'art du sieur Faure fera des pro-
« grès pendant ces quatre mois pour unir nos voix, afin
« que nous puissions d'un commun accord chanter les
« louanges du Seigneur. C'est un homme qui est fort
« zélé pour le service divin.

« Il n'y a rien de nouveau dans ce pays qui mérite
« vous faire part; tous nos gens vous assurent de nos
« respects vous priant de nous continuer votre cher
« souvenir et moi à mon particulier avec un respec-
« tueux attachement, Monsieur et très digne pasteur.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« Arvieux le vingt-sept novembre 1774. »

L'original de cette lettre n'a pas de signature. En
voici encore une du pasteur lui-même qui ne nous
paraît pas adressée à la même personne.

« A la Motte le 1^{er} février 1775.

« J'ai reçu, mon cher Faure, les lettres que vous
« m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec un vrai plai-
« sir, puisqu'elles m'apprennent que vous jouissez
« d'une parfaite santé et que vous vous trouvez bien. Je
« vous en souhaite la continuation pendant de longues
« années.

« Votre femme et vos enfants se portent aussi à mer-
« veille, ils languiraient de vous voir s'ils ne savaient
« que vous êtes content, mais comme ils savent qu'il ne
« vous manque rien, grâce à Dieu, ils se tiennent con-
« tents autant qu'il dépend d'eux, n'en tirez nulle peine,
« ils sont braves et leur mère en a tous les soins possi-
« bles ; d'ailleurs, s'il leur manquait quelque chose ils

« ne sont pas dans un pays stérile, tout le monde serait
« porté à leur rendre service, tout comme quand vous y
« étiez.

« Pour ce qui est de M. Armand, je ne crois pas qu'il
« puisse aller là-haut jusqu'à la fin de mars ou au
« commencement d'avril, à cause de la multitude de
« ses affaires qui se trouvent la même chose chez tous ;
« ainsi, exhortez ce peuple à ne point se décourager
« quoique le temps soit un peu long, qu'ils prennent de
« là occasion de montrer le zèle qui doit soutenir les
« chrétiens et surtout des brebis errant à l'aventure,
« par là ils montreront qu'ils ont la foi puisqu'ils veu-
« lent avoir les œuvres.

« Leur état est triste mais leurs espérances sont gran-
« des et assurées s'ils combattent le bon combat et qu'ils
« remportent la victoire sur leurs ennemis. Dites-leur
« donc que, quelques menaces que leur fassent MM.
« leurs curés à l'égard des baptêmes, qu'ils ne les crai-
« gnent point, qu'ils les respectent mais qu'ils ne leur
« donnent jamais leurs enfants à baptiser parce qu'alors
« ils ne feraient que leur donner de l'empire, et Dieu
« qui est jaloux de sa gloire ne pourrait, en suivant sa
« justice, que punir ceux qui participeront à l'idolâtrie ;
« nous sommes assurés par sa grâce de la tranquillité,
« des nouvelles rescentes nous l'annoncent ; on a com-
« mencé à bâtir quelques maisons d'oraison, du moins
« nos ministres anciens viennent de s'abriter dans les
« grands endroits, M. La Cour a accepté une maison
« considérable dans Bordeaux. Jugez par là si nous
« sommes assurés de la tranquillité, que nul ne sut s'il
« n'y a pas un tel don de la Providence, on aurait encore
« la lâcheté d'aller porter ses enfants dans une autre
« église ; l'Eternel ne pourrait que nous priver du pré-
« cieux chandelier de sa parole et tenir éloignés les
« pasteurs qui nous l'expliquent.

« Faites donc que par votre moyen, ce pauvre peuple

« soit ferme et inébranlable à la religion, car ce n'est
« que par bien des tribulations qu'on peut entrer dans
« le royaume des cieux.

« Au reste, dites-moi un peu par quelle raison on
« avait emprisonné ces jeunes gens ; on m'a dit que
« c'était pour avoir conduit M. Colombe dans ce pays
« et que même lui avait manqué d'être arrêté ; faites-
« moi un peu le détail de tout cela, vous m'obligerez
« infiniment.

« En attendant je demeure avec tout l'attachement
« possible, votre très humble et très obéissant serviteur.

« CHAMROND, *pasteur*.

« Mille compliments à Faure et en général à tous les
« protestants qui s'enquériront de moy ; tous vos parents
« et amis se portent bien, ils vous assurent de leurs
« amitiés ; Charles Maurin garde François, il a été
« arrêté et conduit aux prisons du Buis. Votre beau-
« frère de Tournon vous fait bien des compliments. Si
« vous voyez M. Sibille dites-lui, en l'assurant de mes
« amitiés, qu'il se rappelle de la peau de chamois qu'il
« m'a promis. »

D'après ces deux lettres, il est à présumer que ce
sieur Faure qui devait rester quatre mois à Brunissard
et auquel le pasteur écrivait en lui donnant des nouvel-
les de sa famille et de ses parents, était de la Motte
même, et avait été envoyé à Brunissard comme institu-
teur. Dans ce cas, la première lettre aurait été écrite
par Faure Vincent de Brunissard, que le pasteur fait
saluer.

Dans sa lettre, le pasteur Chamrond faisait allusion
au pasteur Bérenger qu'on appelait aussi Colombe et
qui faillit être arrêté à St-Véran, comme on va le voir.

Ces fidèles ministres de la Parole de Dieu prenaient
souvent des noms d'emprunt pour dérouter les recher-
ches, dit M. Benoît. Bérenger se faisait appeler Co-

lombe, par allusion sans doute à cette colombe du Cantique des cantiques qui se tient dans les fentes des rochers et dans les cachettes des lieux escarpés.

Nous citons, en l'abrégeant, d'après M. Arnaud (1), le récit qu'il fait des visites de Bérenger et d'Armand dans le Queyras.

Après Chamrond, Bérenger fit à son tour, en décembre 1774, une visite aux protestants du Queyras. Il arrive à St-Véran à la tombée de la nuit et se hâte de prendre son modeste repas car on lui apprend que la maréchaussée de Briançon est à ses trousses ; bientôt elle arrive et cerne la maison, le chef entre et veut emmener de force le pasteur, mais un jeune homme catholique s'élance entre lui et Bérenger et parvient à lui faire lâcher prise.

L'aubergiste, aussi catholique, veut sauver son hôte. Lorsque vous entendrez un grand vacarme dans la cuisine, souffle-t-il à l'oreille de quelques personnes, vous éteindrez les lampes. Aidé des siens il court à sa cuisine et renverse toute sa vaisselle (les plats et les assiettes en étain, qui sont conservés dans les familles de génération en génération, chez les habitants du Queyras, durent sortir sans trop de mal de cette bataille d'un nouveau genre).

Toujours est-il qu'au même instant, il y eut une obscurité complète et que les gardes postés au portail, accoururent en hâte vers la fenêtre pour voir ce qui se passait.

Bérenger en profite pour s'enfuir vers la porte au milieu de l'obscurité, il est dans la cour, dans les champs, et, malgré toutes les recherches, on ne le trouva pas.

Il se rendit à Mens, en évitant les sentiers battus, et

• (1) t. III, p. 300.

il conserva longtemps comme trophée les bas qu'il avait déchirés dans sa course précipitée, à travers les neiges et les glaciers.

Après un ministère béni d'un demi-siècle, Bérenger mourut à Mens en 1813, dans un âge très avancé, entouré, dit M. Benoît, du respect et de la considération de tous.

Le pasteur Armand se rendit, à son tour, dans le Queyras, comme l'avait décidé le synode provincial. Accompagné de deux guides, il arriva, le deux mai 1775, chez Faure, à Brunissard (1).

Le lendemain il repartit pour Château-Queyras, chemin faisant il rencontra des personnes qui se disaient de sa religion ; c'étaient des espions. Arrivés à la maison du curé de Château-Queyras on le fit entrer seul dans la cuisine ; après lui avoir lié les mains derrière le dos et fouillé ses vêtements, on le conduisit au Fort où le commandant lui témoigna toute la peine que lui causait son arrestation.

Trois ou quatre curés ne tardèrent pas à arriver, ayant à leur tête le curé de Molines, qui avait déjà cherché à faire prendre Reboul Chamrond et Bérenger, l'année précédente.

Ils se rendirent en hâte dans le cabinet du commandant où ils conférèrent pendant deux heures. Le surlendemain, la maréchaussée de Briançon vint prendre Armand au corps de garde et, l'ayant enchaîné comme un malfaiteur, on l'emmena dans cette dernière ville.

Le procureur du roi le reçut avec des égards, des personnes distinguées lui donnèrent des marques de sympathie. Ses collègues se réunirent aussitôt en conférence à Bourdeaux ; sur leurs instances M. de Végo-bre de Genève écrivit à une dame haut placée, M^{me}

(1) Arnaud, t. III. p. 302.

l'Intendante du Dauphiné, Paul Rabaut, pasteur à Nîmes, à Court de Gébelin, agent officieux des Eglises réformées auprès du gouvernement ; on agit aussi auprès de Voltaire, le grand apôtre de la tolérance, qui plaïda avec chaleur la cause du prisonnier.

Court de Gébelin obtint du gouvernement qu'Armand ne perdrait pas la vie et en serait quitte pour quelques mois de prison. En effet, le 26 août, il s'évadait de sa prison sans trop de difficulté. Les églises du Dauphiné se chargèrent entièrement des frais de sa détention et de sa délivrance, qui s'élevèrent à la somme de six cent vingt livres.

Concernant les églises dont nous parlons, nous trouvons encore dans l'article 15 du synode provincial, assemblé à Vercheini en 1790, ce qui suit :

« La vénérable assemblée a arrêté qu'à l'avenir, le plus jeune des pasteurs de la province sera chargé du service des églises du Queyras, immédiatement après son retour du séminaire et de sa consécration. »

Et dans l'article seize, le même synode dit encore :

« MM. Fine et Morel (originaires, le premier de Molines, le second d'Arvieux) seront obligés, chacun à leur tour, de faire trois voyages par année, à égale distance les uns des autres, dans le Queyras. M. Morel conservera les églises d'Orpierre, Trescléoux, Serres et Valdrôme. » M. Fine desservait l'église de Poyols (Drôme) et ses annexes.

Le synode avait raison d'envoyer dans le Queyras les plus jeunes pasteurs ; car, non seulement le climat y est rigoureux, mais encore, à cette époque, le chemin de la Combe de Guillestre n'était qu'un sentier tracé au milieu des rochers arides et il ne fallait redouter ni les longues courses, ni les périlleux voyages. La route actuelle, qui a à peine trois quarts de siècle, quoique accidentée, est fort bien entretenue.

Par ce qui précède, nous voyons que les réformés du

Queyras n'ont jamais été complètement abandonnés à eux-mêmes, sous le rapport religieux.

Après les disciples de Guillaume Farel, ce sont les pasteurs du XVII^e siècle, puis les prédicateurs du Désert et les ministres sous la Croix, qui, au péril de leur vie, font de courtes apparitions, exhortent et fortifient ce troupeau isolé.

L'arrestation de Daniel Armand, dit M. Benoît, fut la dernière mesure de rigueur dont les protestants du Dauphiné eurent à souffrir. Les synodes se tinrent avec régularité, et peu à peu l'on vit grandir le nombre de leurs pasteurs. (1)

CHAPITRE IV

Temps nouveaux ; le réveil ; Neff et Rostan

Les protestants du Queyras avaient souffert, comme toute la France, de tous les bouleversements survenus ; mais Bonaparte concluait en 1801 le Concordat avec le Saint-Siège et, par la loi de Germinal an X (7 avril 1802), il accordait enfin aux protestants les mêmes droits qu'aux catholiques, et salariait leurs pasteurs.

Dans le Queyras, on se mit à l'œuvre pour relever les temples et, en 1810, les protestants d'Arvieux commencèrent à construire le leur, mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés. Le préfet dut même se transporter sur les lieux, ainsi que nous l'avons dit page 15.

Voici la supplique inédite qu'ils adressèrent, à ce sujet, au juge de paix :

(1) *L'Eglise sous la Croix*, p. 341.

« A Monsieur le juge de paix du Canton d'Aiguilles,
Arrondissement de Briançon, Département des Hautes-
Alpes.

« Supplient humblement Pierre Borel feu Jean-Jac-
» ques, Jacques Eymar feu Pierre et Jean Borel feu
» Jean, de La Chalp, propriétaires domiciliés au lieu
» d'Arvieux, agissant tant pour eux que pour les pro-
» testants de la dite commune, qu'en conformité de la
» loi du 5 mai 1806, qui permet à tous les cultes de
» procéder à la construction et réparation des temples et
» édifices pour que chaque religion exerce son culte, les
» protestants de cette commune, ayant à leurs frais
» entrepris de se construire un édifice pour y faire leurs
» prières dans l'ancien local où il y en avait un ancien-
» nement, situé au chef-lieu d'Arvieux, dans leur entre-
» prise ils ont rencontré plusieurs obstacles de la part
» de quelques personnes mal intentionnées qui, pen-
» dant la nuit, se sont permis de remplir les fondations
» qu'ils avaient creusées dans les décombres de l'ancien
» temple ; ils ont passé cet objet sous silence et ont de
» nouveau creusé.

» Malgré le grand travail que cela peut leur avoir
» occasionné, dans le temps de leur nouvelle œuvre et
» au moment où les maçons commençaient à travailler
» aux fondations, en signe de mépris on leur a planté
» une croix dans l'enceinte de leur édifice, ils ont enlevé
» cette croix qui n'était qu'une pièce de bois brute, pour
» annoncer toujours mieux le mépris.

» D'après cet enlèvement Jacques Eymar fils Jacques-
» Laurens du chef-lieu, qui sans doute était un de ceux
» qui l'avaient plantée, ne put s'empêcher de leur dire
» qu'on avait enlevé son travail, mais que celui que
» nous avons entrepris subirait le même sort. Cette
» menace a été dite et proférée en présence du sieur
» Antoine Albert feu Jacques, Jacques Simon Brun,
» Jean Borel feu Laurens, Jacques Borel feu Jean,
» Antoine Dalmas fils Antoine.

» Dans le même temps, André Albert feu Jean-Jacques qui, sans contredit, était du complot dudit Jacques Eymar, ne put aussi s'empêcher de dire au sieur Jean Simond, adjoint à la mairie, qu'ils étaient quatre ou cinq qui, si on ne leur payait pas du vin, qu'ils en feraient bien d'autres.

» Tous ces objets ne sont pas de ceux qui les mettent dans le cas de se pourvoir à la justice, mais un objet bien plus grand vient d'être suivi des menaces qui leur ont été faites.

» Ayant donné l'entreprise de cette construction, les murs qui ont été élevés d'un côté de seize pied d'hauteur sur le devant, le cadre de la porte fixé vers le grand chemin viennent, dans la nuit du 15 au 16, d'être en partie détruits, un canton de muraille abattu jusqu'au milieu ; le cadre de la porte enlevé, sorti de place et coupé par une hache à ne pouvoir plus servir, les murailles de chaque côté du cadre démolies ; de façon qu'ils ne peuvent plus garder le silence sur le mépris qu'on vient de leur faire, de même qu'à la loi protectrice qui autorise ces objets.

» Et la nouvelle dépense que cela leur occasionne les met dans le cas de se pourvoir à la justice pour prendre les informations préliminaires dans la crainte que les menasseurs et les destructeurs ne corrompent, ou par suggestion ou encore par menace, les témoins de ce que leur témérité leur a fait vomir. En attendant de porter leur plainte par devant le tribunal compétent, dans le cas de réprimer l'audace des destructeurs d'un édifice public. De tout quoi ils nous ont chargés de prendre la susdite plainte et qu'information soit prise. »

Malgré toutes leurs difficultés, nous avons déjà vu que ces protestants, restés fidèles à leur foi, purent achever la construction de leur temple.

Quelques années plus tard (1820-1821), ils prirent

aussi la résolution de bâtir à leur pasteur une maison convenable, au village de La Chalp, et ils adressèrent encore à cet effet, une nouvelle demande au préfet.

Ces deux lettres n'ont ni date ni signature, mais elles nous font connaître avec quel dévouement et quels sacrifices, les protestants d'Arvieux mettaient à profit la liberté pour rebâtir leur temple et leur presbytère, et montrer que, si l'orage de la persécution les avait ébranlés, il ne les avait point anéantis.

Avec notre siècle, des temps nouveaux avaient donc lui pour les descendants des procris de six siècles. Les temples se relevaient au soleil de la liberté et le culte intérieur allait renaître sous le souffle de Dieu. Le principal ouvrier de cette œuvre, on le sait, a été Félix Neff, le fidèle apôtre des Alpes.

Il n'est que juste cependant de mentionner aussi, au point de vue de la restauration extérieure des églises des Hautes-Alpes, M. d'Aldebert, qui fut plus de trente ans pasteur et président du consistoire à Orpierre (1819-1852), et qui, en un temps où il n'y avait dans le département des Hautes-Alpes que deux églises officielles, Orpierre et Arvieux, au lieu de sept qu'il y en a aujourd'hui, travailla avec une infatigable ardeur, à améliorer leur situation et à plaider leurs droits auprès du préfet et du gouvernement, dont la bienveillance d'ailleurs ne laissa rien à désirer.

Grâce à lui, quatre autres églises furent fondées ; la septième, celle de Tescléoux, ne date que d'une vingtaine d'années.

Des pasteurs furent appelés, par M. d'Aldebert, dans ce nouveau champ de travail, parmi lesquels Félix Neff qui arriva à Freissinières le 18 octobre 1823, et le 7 décembre, le consistoire d'Orpierre, fondé en novembre 1818, le nomma, à l'unanimité, pasteur de la section d'Arvieux.

Le temple et le presbytère étaient de construction

toute récente lorsque Félix Neff arriva dans ces hautes vallées.

Après avoir visité tous les protestants du Queyras, voici ce qu'il dît d'eux :

« Ils sont plus instruits et plus zélés que partout ailleurs dans le Dauphiné, ils paraissent réjouis de mon arrivée, et semblent écouter volontiers l'Evangile ; avec eux on met facilement en train une bonne conversation. » (1)

Cet évangile qu'il prêcha avec tant de conviction et d'ardeur porta du fruit et plusieurs personnes se convertirent ; des jeunes gens tels que :

Barthélemy Albert de Brunissard, Chaffrey Mathieu, Joseph Jouve, Daniel Isnel, Etienne Mathieu de St-Véran, André Vasserot de Fontgillarde, instruits par le missionnaire dans l'Ecole-modèle qu'il avait fondée à Dormilhousé, devinrent des instituteurs pieux et zélés. Antoine Cézary de La Chalp devint colporteur de livres saints à Nîmes ; tant d'autres personnes sans doute, amenées à la foi, n'ont été connues que de Dieu ; mais, nous pouvons encore citer Marie Philip des Moulins-d'Arvieux et sa famille ; Suzanne Meissimilly et Marie Simon de La Chalp.

A Vars, Pierre Tholozan devint aussi un excellent chrétien et un jeune homme, du nom de Rostan, devait relever le manteau de Neff comme Elisée avait relevé celui d'Elie.

A Freissinières également, Félix Neff devait amener bien des âmes au salut et, en songeant à son ministère si fidèle, nous aimons à nous rappeler la parole de Daniel XII : 3 : « Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur de l'étendue ; et ceux qui en auront

(1) Lettres de Félix Neff, par A. Bost, t. I, page 333.

amené plusieurs à la justice luiront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité. »

Félix Neff ne put accomplir qu'un ministère de trois ans et demi dans les Alpes ; au bout de ce temps, usé par les fatigues, les courses, les prédications et les veilles, il fut forcé par la maladie, de se retirer à Genève auprès de sa mère, mais, là encore, ses chères églises des Alpes préoccupaient son esprit et son cœur. Les Alpains aussi conservaient l'espoir de le voir revenir au milieu d'eux, mais Dieu avait jugé que la tâche de son serviteur était terminée ; la maladie faisait des progrès et quand, malgré tous les soins, le fidèle serviteur de Jésus-Christ n'espéra plus revoir son cher troupeau des montagnes, il se préoccupa de lui assurer un digne successeur, comme nous le montrent les fragments suivants de la lettre qu'il écrivit à notre grand oncle, M. A. Baridon, percep-teur à Freissinières.

« Genève, le 30 novembre 1827. (1)

« Monsieur et très honoré frère en Jésus-Christ,

« Ayant appris qu'un assez grand nombre de ministres
« se sont mis sur les rangs pour les deux places vacantes
« des Hautes-Alpes (Freyssinières et Queyras), et dési-
« rant de toute mon âme qu'elles soient, autant que
« possible, occupées par des hommes capables de les
« édifier sur le bon fondement, qui est Jésus-Christ, je
« crois devoir vous conjurer de ne pas demeurer inactif
« dans une circonstance aussi intéressante, et de faire
« de votre côté tout ce qui dépendra de vous pour que
« le choix du consistoire tombe sur des hommes, et
« particulièrement pour la section d'Arvieux, sur un
« homme vraiment zélé et non pas sur un mercenaire.

« Nos amis du Queyras sont en général peu capables

(1) A. Bost, ouv. cité, t. II, p. 292.

« de faire un bon choix. J'ai appris qu'un des candidats
« était M. Ehrmann, alsacien. Je n'ai pas l'avantage de
« le connaître personnellement, mais j'ai beaucoup
« entendu dire du bien de lui. Ce serait donc, malgré
« son accent allemand, l'homme qui conviendrait le
« plus dans les montagnes.

« Je ne sais s'il a été recommandé au consistoire par
« vous et par les églises du Queyras; mais je serais bien
« affligé si vous ne faisiez pas tous vos efforts, dussiez-
« vous même aller ou envoyer exprès à Orpierre, pour
« obtenir ce pasteur. Vous ne serez pas étonné sans
« doute que j'y mette de la chaleur. Je suis sûr que
« vous en mettrez aussi, et qu'avec l'aide de Dieu, tout
« ira pour le mieux... »

Tout alla pour le mieux, en effet, car M. Ehrmann fut nommé pasteur à Arvieux où il arriva en 1828; il desservit cette église jusqu'en 1840. Son dévouement et sa piété ne devaient pas démentir sa réputation.

Au début de son ministère, il rencontra un aide précieux en Jean-Louis Rostan, auquel Félix Neff, en se retirant à Genève, avait confié le soin de visiter son vaste champ de travail.

Les lettres que Neff recevait de ses amis des Alpes, écrit M. Matth. Lelièvre (1), rendaient le meilleur témoignage à l'activité et au zèle de son jeune remplaçant.

L'extrait suivant nous fait assister à une scène touchante qui se passa à un service présidé par lui.

Cette lettre fut écrite par notre parente, Mlle Suzanne Baridon, dont il est souvent question dans la correspondance de Félix Neff et de Jean-Louis Rostan, jeune fille fort intelligente et qui avait été la première, à Dormilhouse, à ouvrir son cœur à la vérité.

« Depuis que vous êtes parti, écrivait-elle à Neff, notre

(1) Vie de Jean-Louis Rostan, p. 40.

ami Jean Rostan est venu nous voir trois fois ; et vous savez qu'avec lui on ne perd pas son temps, et qu'on ne peut être que réjoui en notre Sauveur. Dimanche dernier, il nous lut la lettre que vous avez envoyée à ceux de St-Véran ; il la lut au temple après le sermon ; toute l'assemblée y prit un tel intérêt que, s'il fût entré quelque enfant de Dieu qui ne nous eût pas connus, il eût cru que tous étaient convertis. Quand Rostan en vint à un endroit de votre lettre où il y a ce passage : Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde s'il perdait son âme ? mon Père-Grand prit la parole et dit à l'assemblée : « Mes enfants, écoutons cette lettre
« comme un sermon de la bouche de notre cher pasteur
« qui, malheureusement pour nous, est aujourd'hui
« malade à Genève. De là il nous fait encore entendre
« sa voix. Le Seigneur sait que nous l'avons entendue !
« et puissent ces paroles toucher nos cœurs ! »

Félix Neff disait de ce Père-Grand : « C'est un respectable vieillard, presque octogénaire, qui a administré la commune déjà sous Louis XVI, et pendant tout le règne de Napoléon. » Il était aussi le grand-père de notre respectable beau-père, Alexandre Baridon, qui a quitté ce monde le 6 mars 1897, à l'âge de 82 ans ; grand lecteur, et lecteur surtout de la Bible et de la Nourriture de l'âme, nous pouvons dire humblement, à la gloire de Dieu, qu'il a passé en faisant le bien, soit dans la commune, soit dans l'église.

Notre missionnaire ne put que se réjouir de savoir M. Ehrmann à Arvieux et Rostan continuer avec fidélité son œuvre dans ses chères Alpes, où il ne devait plus retourner lui-même.

A Genève, dans sa chambre de malade, il était entouré par de bons et fidèles amis : « Croyez-en mon
« expérience, leur disait-il, il n'y a que Christ de solide,
« il n'y a que Lui de vraiment aimable, si vous vous
« employez un jour à la prédication de l'Evangile, gar-

« dez-vous de travailler en vue des hommes. Oh !
« combien je me reproche de choses sous ce rapport !
« Ma vie, qui paraît à quelques-uns si remplie, ne l'a
« pas été au quart de ce qu'elle pouvait l'être. Combien
« aussi de temps précieux pour mon âme j'ai perdu. »

Il s'accusait d'infidélité dans l'emploi de ses heures, et d'avoir recherché une vaine gloire, lui qui, comme le grand apôtre saint Paul, avait traité durement son corps, et dont l'amour pour l'œuvre du Seigneur l'avait amené à 31 ans sur son lit de mort.

Malgré de vives souffrances, jamais une plainte ne sortit de sa bouche, mais il aimait à dire : « L'Evangile est vrai, vrai, vrai ! »

Son âme semblait impatiente de l'éternité et il la remit à Dieu le 12 avril 1829, en disant : « Adieu à tous, je monte vers notre Père en pleine paix ! Victoire ! victoire ! victoire par Jésus-Christ ! »

C'est à la Suisse que nous devons ce fidèle serviteur de Dieu, qui avait tant aimé les églises des Hautes-Alpes et qu'elles avaient tant aimé à leur tour ; car, longtemps après sa mort, disaient M. Rostan et M^{lle} Suzanne Baridon, les femmes de Freissinières portaient encore son deuil.

Outre l'asile donné aussi à nos ancêtres, les Réfugiés français, il suffit au reste, de nommer à Genève, la Société évangélique et la Société pour les protestants disséminés. Il nous est agréable de pouvoir rappeler ici la mémoire de deux vénérés présidents de cette dernière, MM. Frédéric Le Fort et Théodore Claparède.

Nous ne saurions oublier les excellentes relations que nous avons eues avec eux, pendant les années de notre ministère à Pierregrosse.

Quelle est l'église des Hautes-Alpes aussi, qui ne doive pas à cette chrétienne d'élite de la Suisse, Mme Marracci, les avantages dont elle jouit, et dont jouit surtout la population enfantine de ces hautes régions ?

Sachons donc garder le souvenir et la précieuse reconnaissance envers un petit pays généreux qui, ayant beaucoup reçu du Maître, sait aussi beaucoup travailler pour son Nom, dans ses frontières et au-delà, en étant riche en bonnes œuvres.

Si la mort de Félix Neff retentit douloureusement dans les Alpes, elle n'ébranla pourtant pas le courage et la foi de son disciple Rostan, qui, ayant déjà, sur les conseils de son maître, passé quelque temps à la Faculté de théologie de Montauban, se voua définitivement à l'évangélisation après lui.

Devenu pasteur méthodiste, nous le trouvons tantôt dans le Midi, dans la Drôme, dans les Iles de la Manche, en Suisse, à Paris, en Corse, et très souvent dans ses montages, son champ de travail de prédilection ; dans ces Alpes qui lui rappellent son enfance, son cher Neff, et les années bénies qui avaient vu les Alpains de Freisinière et du Queyras, reprendre comme une nouvelle vie spirituelle, sous la direction de ce grand réveilleur des consciences, Félix Neff.

Rostan marchait sur ses traces, et le nom du disciple est encore, comme celui du maître, vénéré dans toutes les vallées des Alpes.

Dans sa biographie (1), nous trouvons plusieurs lettres adressées aux sœurs Philip des Moulins-d'Arvieux, à M^{lle} Marie Simon à La Chalp, à M^{lle} Suzanne Baridon à Dormilhouse, à M^{lle} Suzanne Meissimilly à Arvieux, à M. Cook pasteur méthodiste à Nîmes, etc. En voici une qui concerne Arvieux, et qu'il écrivit, le 15 février 1837, à M. Roy, pasteur à Tornac.

« A Arvieux, dans cet Arvieux où tous semblaient avoir juré non seulement de ne pas se convertir, mais même de n'être point sensibles à leur état de perdition,

(1) Matth. Lelièvre. Vie de Jean-Louis Rostan, p. 228.

quatre filles, pour ne pas dire quatre pierres, sont devenues filles d'Abraham. Je fus retenu huit jours chez M. Ehrmann par la neige. Ces quatre filles venaient y filer chaque soir, pour l'amour du missionnaire, m'a-t-on dit. Comme elles ne disaient jamais rien, j'en étais fatigué, attendu que leur présence m'interrompait dans mes travaux personnels. Enfin, un vendredi soir, ennuyé de leurs visites, je les interrogeai l'une après l'autre en forme de classe, dans l'espérance, il est vrai, de leur faire du bien ; mais aussi dans le désir de les chasser de chez M. Ehrmann, et, à mon grand étonnement, je trouvai en elles une œuvre décidée du Saint-Esprit.

« Elles avaient été réveillées par mon dernier sermon de l'année passée, mais, retenues par la crainte et par tous les moyens que le dieu de ce monde emploie, elles ont passé dix mois dans l'antichambre de l'enfer. Mais enfin, pour parler comme un calviniste, elles se sont manifestées.

« Ainsi, Celui qui m'avait envoyé semer, il y dix mois, m'a envoyé moissonner pour ma joie. A lui soit toute gloire et toute obéissance ! »

Rostan fut nommé pasteur méthodiste à Paris en 1844 ; en 1849, il fut appelé à Congénies, et en novembre 1851 il fut amené à s'offrir pour remonter dans les Alpes, où la femme du pasteur méthodiste, établi dans ces régions, ne pouvait supporter le climat ; ce n'était qu'à titre d'échange volontaire que ce déplacement pouvait avoir lieu, dit M. Lelièvre (1) ; mais Rostan préférait s'exposer à la rigueur de l'hiver plutôt que de laisser les Alpes sans prédicateur. Installé à Guillestre, il se mit courageusement et avec joie à l'œuvre.

Il écrivait à ses collègues ; « Je suis sous un beau ciel, au pied de hautes montagnes et dans un des cli-

(1) Ouv. cité, p. 490.

mats les plus sains de la France. J'ai casé tant bien que mal ma famille et j'ai visité les localités que voici : Guillestre, Vars, Pallons, Les Ribes, Les Violins, Les Minsals, Dormilhouse, La Chalp-d'Arvieux, Brunissard, où j'ai baptisé quatre enfants, à l'indicible satisfaction des habitants, Fontgillarde, Pierregrosse et Saint-Véran.

« Les gens du Queyras sont toujours ouverts, francs et pleins d'amitié, et ceux de Freyssinières toujours pleins de jérémiades ; par exception, on rencontre çà et là des chrétiens sincères, affectueux et bons. »

Malgré la proximité de ces deux vallées, leurs habitants sont, en effet, assez différents par le caractère. Les premiers sont plus vifs, plus rudes, mais plus entreprenants et plus actifs.

Les derniers, auxquels Rostan reproche leurs jérémiades, sont cependant aussi ouverts et aussi affectueux que ceux du Queyras ; quant aux jérémiades, hélas ! on trouve cette maladie répandue un peu dans tous les pays.

En écrivant à des amis d'Angleterre, voici comment Rostan leur parlait de la situation religieuse des Alpes (1) : « Si nous traçons trois cercles, nous aurons dans le premier des chrétiens vivants, humbles, simples, débonnaires, absolument exempts de tout esprit de parti ; nous aurons dans le second la population protestante tout entière, qui reçoit avec empressement et avec joie tous les prédicateurs de l'Evangile, sans s'informer s'ils appartiennent à telle ou telle section de l'Eglise. Au delà de ce cercle, nous avons une nombreuse population catholique-romaine, semi-protestante. Ceci est le résultat d'une abondante dissémination dans son sein des Saintes Ecritures, et de rapports

(1) Ouvr. cité, p. 492.

journaliers avec les protestants. Ces catholiques fort peu romains lisent nos livres avec plaisir, écoutent nos conversations religieuses avec plaisir ; quelques-uns d'entre eux assistent parfois à mes prédications et les approuvent. »

On ne saurait mieux dire de nos jours, car cette situation religieuse est encore la même ; les chrétiens n'y connaissent pas l'esprit de parti, et la prédication de l'Evangile est toujours reçue avec bonheur par tous les protestants ; la population catholique, bienveillante et tolérante, se joint à eux volontiers aux cérémonies religieuses des mariages et des ensevelissements, et prend part avec recueillement au culte divin. Les protestants agissent de même à l'égard des catholiques. Les préjugés, le fanatisme, l'intolérance religieuse, en effet, ne doivent plus exister au sein d'une population libre, instruite et animée des sentiments de solidarité et de fraternité qui doivent unir tous les bons Français.

Après un court séjour en Corse, où il avait été envoyé par la Conférence méthodiste, Rostan revint à Guillestre en 1854. L'Eglise d'Arvieux était alors vacante et en souffrance ; aussi notre missionnaire était toujours le bienvenu et le bien reçu dans les montagnes.

L'année suivante, 1855, il quittait son pays natal pour ne plus le revoir, mais l'éloignement ne l'empêchait pas de penser aux personnes qu'il avait conduites à la vérité et de les encourager par ses lettres ; envoyé à l'île de Jersey, il écrivait, en janvier 1856, à M^{lle} Suzanne Meissimilly à La Chalp-d'Arvieux, et lui parlait d'un réveil religieux, en ajoutant : « Je désire que M. Le Gresley soit aussi témoin, dans nos Alpes, d'une œuvre pareille à celle-ci. Il m'a écrit que quelques personnes à Fontgillarde se sont réveillées, ont prié et ont trouvé la paix de Dieu. Tant mieux ! Puisse cette œu-

œuvre être durable, fructifiante en toutes bonnes œuvres ! » (1).

Au milieu des scènes de réveil qui avaient lieu à l'île de Jersey, Rostan se multipliait ; mais en 1857, une attaque de choléra faillit mettre fin à ses jours ; il s'en releva pourtant ; mais, sentant sa santé compromise, il demanda et obtint de diriger la petite station méthodiste qui s'était fondée à Lisieux, où bientôt une fluxion de poitrine, entée sur une bronchite, venait arrêter définitivement ce vaillant, ce digne champion d'une si belle cause.

Le lundi 25 juillet 1859, dit M. Hocart, l'esprit sanctifié de J.-L. Rostan montait vers son Dieu. Il nous quitta en paix ; une inébranlable confiance au Sauveur le soutint jusqu'à son dernier moment. Il n'était âgé que de 52 ans ; ainsi se termina cette existence si bien remplie, quoique si courte.

Rostan était d'une rare intelligence, d'un caractère gai et d'une belle imagination ; sa piété n'avait rien de morose ni de sombre ; toujours préoccupé, dans ses visites pastorales et dans ses prédications, du salut des âmes, de la sanctification des chrétiens et de la sienne propre, il dut à cette sanctification même et à son esprit de prière, les beaux réveils religieux qui eurent lieu pendant son ministère, trop court, hélas ! si l'on pense au bien qu'il aurait pu faire encore, et au grand vide qu'il fit dans l'œuvre du Seigneur et dans le cœur de ses amis !

(1) Ouvr. cité, p. 528.

CHAPITRE V

Les temps actuels.

Outre M. Rostan, quelques pasteurs wesleyens desservirent encore les églises de Freissinières et du Queyras, de 1837 à 1856 : MM. Cook, Beau, André, Cochis, Massot, Fabre.

Vers 1856, ils se retirèrent définitivement de ces deux églises, laissant le champ libre aux pasteurs réformés.

Celle d'Arvieux fut desservie par M. Saltet ; après lui, M. Charpiot y remplit un ministère de dix ans environ et eut pour successeur M. Borloz qui, après une dizaine d'années aussi, la quitta vers 1866. L'église resta alors vacante pendant sept ans ; M. Brunel y fut nommé en 1873 ; à son départ, en 1875, une nouvelle vacance de cinq ans se produisit. M. Liotard y arriva en septembre 1880 ; je fus appelé à lui succéder en 1887, et en 1897 M. Charbonnel y a été nommé.

Plusieurs personnes furent amenées au salut par le ministère des wesleyens. M. Ch. Morel, de la Chalp, qui fut, par sa piété et le bon exemple qu'il donna à l'église, un de ces chrétiens dont on peut dire qu'il fut grand par la stature, plus grand encore par le cœur et la vie ; instituteur, lecteur et chantré au temple, il montra un dévouement admirable pendant les longues vacances de l'église, instruisant les enfants, exhortant et encourageant les fidèles à se rendre au culte qu'il présidait lui-même, avec zèle et fidélité. Il est entré dans le repos en 1880, après avoir vu mettre au tombeau deux de ses filles et sa compagne.

Des chrétiennes non moins fidèles furent M^{lles} Simon-Brun de Brunissard et Marie Borel de la Chalp, recueillies aussi auprès de Dieu.

Comme Ch. Morel, M. Jacques Simon Geimet, de Brunissard, amené plus récemment à la piété, devint également l'aide et le soutien du pasteur ; d'un caractère aimable et ouvert, il faisait bon s'entretenir avec lui, et le trouver toujours prêt à faire le culte ou l'école du dimanche. Mais le Seigneur l'a aussi rappelé dans la force de l'âge, et le vide qu'il a fait a été grand dans sa famille et dans l'église.

Combien les pasteurs seraient soutenus et encouragés dans leur ministère, si les églises avaient beaucoup de ces chrétiens vivants, qui savent se rendre utiles pour le service du divin Maître !

Un souvenir durable, dans l'église de Fontgillarde, ce fut ma consécration au saint ministère le 6 juillet 1887 ; une cérémonie si nouvelle dans ces montagnes avait réuni tous les protestants du Haut-Queyras et quelques membres de l'église d'Arvieux.

Un an plus tard, le 5 août, nous devions aussi procurer à celle-ci la satisfaction de voir inaugurer son temple et consacrer en même temps trois pasteurs : M. J. Niel, M. Bertrand père et M. B. Bertrand, son plus jeune fils ; ce qui n'est pas chose ordinaire dans la plus haute vallée des Alpes.

Cette belle journée a laissé un vivant souvenir au sein de cette église.

Tout ce qui précède dit assez que dans le Queyras, les protestants sont restés attachés à l'Evangile ; les cultes sont régulièrement suivis partout ; tous les temples s'ouvrent chaque dimanche, car, en l'absence du pasteur, des membres de l'Eglise se font un devoir d'édifier l'assemblée par des lectures pieuses, des prières et le chant des cantiques.

Grâce à M^{me} Marracci, la généreuse bienfaitrice et la providence de nos églises pauvres, des harmoniums sont là pour aider à chanter les louanges de Dieu ;

qu'elle veuille bien recevoir encore ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

Avec de la persévérance, nous avons eu la joie de voir quelques personnes, surtout des jeunes filles, devenir assez bonnes musiciennes pour accompagner avec l'harmonium le chant au temple.

A Fontgillarde il est composé presque en entier par des voix d'hommes, à Saint-Véran les voix sont mixtes et à Arvieux ce sont celles des femmes et des jeunes filles qui dominent. Belles voix en général, harmonieuses et justes ; nous avons été souvent frappés de la facilité avec laquelle on saisit la mélodie d'un cantique.

Félix Neff se plaignait du contraire, mais faut-il s'étonner que, pendant les longues vacances de leurs églises, lorsque, privés de secours religieux, ils s'édifiaient entre eux, leurs voix, peu exercées, n'eussent pas cette justesse, cet accord que l'on remarque avec joie aujourd'hui, et qui contribuent si puissamment à l'édification des fidèles.

Lorsque, chaque dimanche, on voit les protestants se rendre dans leurs temples, comme d'ailleurs les catholiques dans leurs églises, et que l'on considère ces groupes de jeunes gens, pleins de vie et d'entrain, qui ne craignent ni les neiges de l'hiver, ni les ardeurs du soleil de juillet, suivis des parents plus graves et plus soucieux, mais qui oublient qu'ils ont peiné, en été, d'une aube à l'autre ; alors le pasteur se sent, lui aussi, encouragé à se rendre avec ses frères dans la maison de Dieu, pour leur annoncer cet Evangile, cette Bonne Nouvelle du salut qui enseigne aux jeunes la voie à suivre pour être enfants de Dieu, et aux plus âgés cette même voie qui, au milieu de leurs peines, de leurs soucis et de leurs fatigues de toutes sortes, les conduira à ce repos éternel, destiné à tous ceux qui auront aimé l'avènement du Seigneur et combattu

dans le combat de la foi, afin de remporter la vie éternelle !

Vu :

Le Président de la soutenance,

S. BERGER.

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
BIBLIOGRAPHIE	5

PREMIÈRE PARTIE. — VALLÉE D'ARVIEUX.

CHAPITRE I ^{er} . — Aspect de la vallée ; géographie, topographie et histoire	8
Montdauphin. — Guillestre	8
La Viste	11
Du Pont-de-la-Pierre à Arvieux	12
CHAPITRE II. ^e — Les mœurs d'Arvieux	20
La Belle et le Renom	21
Toilette	21
Baptêmes.	22
Mariages	22
Ensevelissements	23
Les habitations et les habitants	24

DEUXIÈME PARTIE. — VALLÉE D'ABRIÈS ET DE MOLINES.

CHAPITRE I ^{er} . — Le long du Guil et de l'Aigue- Blanche.	27
Château-Queyras	28
Aiguilles	29
Abriès.	31
Ristolas	32
L'Aigue-Blanche	33
Molines	34
Saint-Véran	40

TROISIÈME PARTIE. — ETAT MORAL ET RELIGIEUX.

CHAPITRE I ^{er} . — Instruction	44
CHAPITRE II. — Passé religieux du Queyras . .	46
CHAPITRE III. — Les églises du Queyras pendant le xviii ^e siècle.	51
CHAPITRE IV. — Temps nouveaux. — Le Réveil ; Neff et Rostan.	59
CHAPITRE V. — Les temps actuels	73

PRIVAS. — IMPRIMERIE J.-J. ROUX.
